Illinois U Library

NUMÉRO 23 15 NOVEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

LES CLAPARÈDES CONTINUENT

Nouvelle inédite de Marie Mauron

★

APPEL A JENNY MERVEILLE

Pièce radiophonique de Roger Vailland

★

SUR LA PISTE DE MOLLIE

Nouvelle inédite de A. J. Liebling

★

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE - ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

QUEL écrivain, encore en vie aujourd'hui, peut se vanter avoir eu autant de lecteurs et d'influence qu'un Maurice Maeterlinck ? Dès avant 1914, des œuvres comme *Le Trésor des Humbles*, *Sagesse et Destinée* ou ces révélations qu'il nous avait apportées d'Emerson, de Novalis, de Ruysbroeck l'Admirable avaient exalté des milliers de jeunes gens, les marquant d'une empreinte durable. L'entre-deux-guerres vit se stabiliser la position littéraire du « Shakespeare belge » — comme on avait appelé l'auteur de *La Princesse Maleine* — mais non l'amoindrissement ou le recul de cette position. Jusqu'à des anthologies d'avant-garde qui, de temps en temps, le revendiquaient comme un de leur bien propre — à cause des poèmes de *Serres Chaudes*, par exemple.

Je ne sais si ces ouvrages trouvent encore de nos jours des lecteurs parmi la jeunesse ou s'il arrive aux fervents de naguère de reprendre parfois les pages qui les avaient un moment enchantés. Survivant d'une époque dont il avait si bien exprimé le goût pour les idées vagues et fumeusement symboliques, Maurice Maeterlinck n'en reste pas moins, semble-t-il, un homme en compagnie duquel on a plaisir à se retrouver.

Pourtant, *Bulles Bleues*, les « souvenirs heureux » de Maeterlinck (Ed. du Rocher), forment un des livres les plus décevants qui se puissent trouver. Cela tient à quoi ?

Il faut bien le reconnaître : on peut avoir été dans son âge mûr un penseur remarquable ou un écrivain de talent et se trouver tout incapable de classer, en un livre cohérent et digne d'intérêt, des souvenirs personnels. Ceux-ci ne valent que par leur transposition littéraire ou leur ordonnancement en fonction d'une éthique. A l'état brut, ils ne peuvent être sauvés de l'oubli que par leur pittoresque ou leur singularité.

Tel n'est pas le cas des présents souvenirs de Maeterlinck. Le tableau que l'écrivain nous trace d'une riche famille de bourgeois gantois fait penser aux peintres du dimanche qui croient suppléer au talent par une naïveté concertée ou une savante accumulation de détails.

Et voyez, au contraire, comment ce genre d'œuvres peut se charger d'intérêt. Maurice-Ed. Sailland, plus connu sous le nom de Curnonsky, s'était fait jusqu'ici une réputation aimable et bon enfant. Prince des gastronomes et auteur d'ouvrages fort légers (et, comme il l'a dit lui-même, « à lire en wagon »), il s'est mis, lui aussi, à écrire ses Mémoires. Par un phénomène curieux, ces évocations d'un monde littéraire que l'auteur a côtoyé et finement observé, ces notations à l'emporte-pièce d'un humoriste épicurien constituent souvent un témoignage de premier ordre. *A travers mon Binocle* (Ed. Albin Michel) ne se lâche pas une fois entrepris...

Il en est de même du récent livre de Daphné du Maurier, cette romancière anglaise dont la *Rebecca* a laissé plus d'une trace. Comme son titre l'indique, *Les Du Maurier* (Ed. Albin Michel) est l'histoire de sa famille. Et quelle famille ! Une aïeule cynique et de mœurs légères, un autre, dessinateur au fameux *Punch*, des dizaines et des dizaines de descendants... tout cela, cependant, ne donnerait peut-être matière qu'à une chronique à peine épicée et sans doute fort ennuyeuse.

Mais Mme Daphné du Maurier, dont, par ailleurs, les qualités littéraires ne sont pas éclatantes, a reçu en partage le plus beau des dons qui puissent échoir à un écrivain : elle conte comme elle respire. Grâce à ce don, de simples souvenirs familiaux acquièrent toutes les qualités que l'on demande à un bon roman et se lisent avec le même plaisir et le même intérêt, facilement contenté, aisément amusé.

RESSUSCITER, sur la toile de fond d'une époque prestigieuse dont les reflets et les ombres se rencontrent sur ce jeune front, une figure de femme qui supporte, avec la même élégance, les outrances de la grandeur et celles du malheur... n'est-ce pas, pour un écrivain, s'imposer les plus difficiles des conditions ? Suzanne Normand, dont on connaît le talent fin et sensible n'a pas craint, pourtant, de les affronter dans *La Reine Hortense* (Les Editions de Paris). Et son courage littéraire s'en est trouvé récompensé, car je connais peu de livres d' « histoire romancée » qui déploient autant de qualités et agissent avec un charme aussi efficace que cette « vie » à la fois brillante et pleine d'amertume.

Fille de Joséphine de Beauharnais, Hortense se voit imposer un époux par son beau-père ainsi qu'une couronne dont elle ressentira bientôt le lourd poids. Elle n'en connaîtra pas moins l'amour mais aussi l'exil qu'elle supportera « avec une humeur pliante de créole ». Elle en terminera à cinquante-quatre ans « avec une destinée dont toutes les chances ont tourné court » et dont la fin aura encore été assombrie par les soucis que lui inflige son fils : le futur Napoléon III.

Le récit d'une telle vie aurait pu s'encombrer d'un apparat d'érudition dans lequel les lecteurs non spécialisés n'auraient pas manqué de se perdre. Encore qu'elle ait bâti son ouvrage sur des documents de première main, Suzanne Normand a préféré choisir les voies de la reconstitution par la sensibilité et l'imagination. Aussi, son livre — admirablement écrit, avec un soupçon parfois de style artiste — en a-t-il acquis l'allure même de la vie.

LES récentes élections américaines n'auront pas seulement eu pour résultat de confirmer le mandat présidentiel de M. Truman ; elles auront aussi ramené au premier plan de l'actualité le visage de son prédécesseur. Non pas que l'actuel président des U. S. A. se soit jamais posé formellement en héritier et continuateur de Roosevelt, mais il ne peut faire que ce soit la mort de ce dernier, en 1945, qui l'ait porté au pouvoir. Cette grande ombre — celle d'un des plus remarquables hommes d'Etat que l'Amérique ait connus depuis Lincoln — ne cessera de l'accompagner toute sa carrière durant.

Un personnage (au sens le plus noble du mot) comme Roosevelt ne pouvait manquer d'exciter la curiosité et la verve des biographes. De nombreux livres lui ont déjà été consacrés ; d'autres le seront sans doute encore ; et tous contri-

(Lire la suite page 3 couverture.)

LES CLAPARÈDES CONTINUENT

Nouvelle inédite de MARIE MAURON

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Marie MAURON.

— C'est un accident !

Sa bouche tordue s'entr'ouvrit, mais impossible à Claudius d'articuler un mot. Alors il fit *non* de la tête avec, dans le regard, un air de terrible reproche : avoir osé lui mentir, moi ! Lui avoir fait l'affront de ma pitié ! Est-ce qu'après avoir vu mourir le mas, le bien, je le croyais capable de faiblir devant ce détail ? Est-ce que je croyais plus pénible, pour un du roc, de s'en aller que de voir s'en aller les bêtes, l'orge, l'olivette, la vigne muscate, le toit ?

Son bâton de berger à courroie de cuir blanc était resté debout au coin de la fenêtre. Il le montra de sa main demeurée valide et me fit signe de le casser sur mon genou. J'obéis. De le jeter au feu. Je le jetai — non, je pris la courroie que je gardai (Claudius sourit doucement de sa bouche tordue et détourna la tête). Je déposai pieusement les morceaux de buis lisse sur les cendres qui, désromais, resteraient froides. C'est à ce moment-là — qu'il m'entende où il est, là où l'on garde éternellement au poignet son bâton de commandement, autour de soi ses bêtes dans la colline en fleur, son mas à portée de la main — c'est à ce moment-là, bien qu'il se soit quelque temps survécu, que je lui ai, en vérité, fermé les yeux, devant son âtre mort où le soleil mettait une hostie de lumière sur les cendres et la croix du bâton cassé, face a grand flamboiement des fins d'après-midi qui incendiait la fenêtre et s'étendait loin, haut à toucher ciel, sur les Claparèdes bibliques redevenues collines.

Ils étaient tous venus, filles et gendres. Le gavot, au nom de sa femme, faisait, comme on dit, *premier deuil.*

En traversant, puis longeant le domaine, par-dessus le cercueil qu'il portait ou suivait, j'ai remarqué cet œil de paysan du roc notant les arbres en broussaille, la pièce à blé retombée en jachère, les haies envahissantes, la sauvagine ici et là. Les autres, cossus de la plaine, voyaient aussi, jaugeaient, mais en méprisant. Lui, sans morgue, n'avait que pitié et que peine. Peut-être que le mas blessé, la pauvre colline, la terre de cailloux et d'épines lui en rappelaient d'autres, réveillaient un regret ? Les gens de son pays ne parlent pas, mais leur regard étreint, et je n'ai pas oublié celui-là.

Le mas de Claudius est demeuré fermé deux ou trois mois. Un jour on l'a rouvert. Le gavot était là, tout seul, secret, le pas, les yeux se plantant plus profond. On a six mois pour « s'arranger » dans les familles. A l'aube du septième il est revenu, cette fois endimanché et accompagné de sa femme : l'arrangement devant notaire.

Tous les autres cohéritiers voulaient vendre ce bien à charge, bien de pierres et de sécheresse, tombé si bas. Lui seul désirait acheter. Sa part de la maison gavotte, il la mettrait ici, pourvu qu'on lui laissât du temps pour s'acquitter, car il devait conserver quelque avance pour vivre en attendant ses premières récoltes.

— Lui ou personne de longtemps, dit le notaire. On ne se disputera pas ce cailloutis, et la bâtisse est condamnée si on ne la répare au plus vite. Vous, l'acquéreur, vous pouvez demander un prêt. L'Etat aide qui remonte des ruines.

L'homme rougit :

— Ça non ! Je tirerai tout de mes bras. J'y arriverai peu à peu, mais pas de dettes !

— Bah ! chuchota un des beaux-frères en sortant de l'étude, signatures données, on a dû le ficher dehors de sa fabrique comme empoté numéro 1.

Bientôt j'ai vu cet empoté numéro 1 gâcher son plâtre, boucher les trous, disant avec humilité :

— A la montagne on sait un peu tout faire. Pas finement, bien sûr, mais on n'attend après personne. Tant de gagné.

Il a remis ses tuiles, nettoyé, crépi et blanchi, enfin, emménagé. Alors il s'est senti chez lui — non pas chez Claudius ni même chez sa femme, puisqu'elle haussait les épaules, mais chez lui, bien chez lui, ayant payé sa maison gavotte de sa peine, de son entêtement et de sa seule foi. Il a brûlé les haies, sans aide, fourche au poing, semblable à un démon. Des couleuvres se sont sauvées. L'homme alors a souri de faire reculer la sauvagine. C'était juin, impossible de tailler les vergers. Il a donc arraché les arbres morts, la hache au poing, toujours démon, mais souriant au tas de bois de son futur premier hiver. Mais transporter ce bois ? Mais labourer ? Avec quelle bête, mon Dieu ? Rouge au front, il est descendu chez ses beaux-frères de la plaine. On a un peu haussé l'épaule, mais on lui a prêté ici une charrue, là un mulet et la charrette :

— De ta vie tu n'as vu si grosse bête entre tes mains, a dit une femme en riant.

Il s'est incliné poliment, ainsi qu'il sied au pauvre qui emprunte.

Chaque jour un carré a été retourné et, le

labour fini, au moment d'épierrer (les blocs referaient les terrasses), il attachait l'animal aux ormeaux, le couvrant de sa veste pour plus de précautions, et inclinait vers lui des rameaux tendres. Un jour il a enfin semé, puis vu lever les germes ; un autre il a enfin cueilli, enfin vendu. Sa femme, Julia, se souvenant des traditions, on a revu, re-entendu les guirlandes de casseroles menant au vent leur danse et leur vacarme. Le premier jus des premières grappes muscates a fermenté à part, puis empli la toute petite bonbonne que l'on boirait sur la table de pierre le jour de gloire où, les Claparèdes sur pied, on bénirait, païens, le domaine ressuscité. Ce qu'il faudrait attendre, on attendrait. Le vin n'en serait que meilleur.

C'est un certain — c'est un magnifique quinze août que le domaine et le gavot ont connu le triomphe. Sur la table de pierre inondée de soleil l'homme a empli nos verres et dit, mystérieux :

— Attendez ! La surprise !

Il est entré dans l'écurie et en est ressorti avec un âne gris à croix noire noué à son poignet gauche, et une chèvre (une chèvre gavotte) à longs poils blonds — et pleine : le début d'un troupeau. Cette fois Martin le montagnard semblait un dieu. S'il rougissait, c'était de bonheur.

Verre levé, les bêtes parmi nous, j'ai regardé le relarg rond, remis en ordre comme au temps du pontificat, la meule de bois pour deux ans, l'étang d'argent des oliviers battant les murs, et *jusqu'où les yeux portent* les Claparèdes neuves sous le soleil. La chèvre a frotté son museau de velours tendre au bras de l'homme et lui, royal, l'a flattée de la main.

— Je vous rendrai, lui ai-je dit alors, la courroie de cuir blanc de Claudius, ôtée de son bâton quand il me l'a fait casser et jeter. Vous la mettrez au vôtre. Là où il est, il sait et il approuve.

L'homme a répondu simplement :

— Julia est enceinte. Ainsi notre petit a déjà le signe du maître. On a raison de dire : « Le soleil est levé pour tous. »

Levé pour lui surtout et l'enfant qui viendrait. Le soleil se mirait dans le vin pétillant et les yeux si calmes des bêtes, signe vivant de la résurrection. Vaincue la mort, continuaient les Claparèdes.

Vaincue la mort, mais sous un certain angle il y a pire peut-être que la mort — il y a le malheur, le mal tout court, celui qui se glisse partout, ronge çà et là, use, casse, détruit un peu d'essentiel et parfois décourage l'homme.

A un certain *mal* (noir des oliviers, cendreux de la vigne), Martin le montagnard savait parer ou, s'il était vaincu, se résigner, soit qu'il fallût sacrifier une récolte, arracher, brûler, remplacer des ceps malades, recommencer de tardives semailles, laisser se guérir une terre malade par le repos et le soleil. Voir périr quelques bêtes était plus difficile, mais enfin des naissances comblaient toujours les trous. Le coup dur fut de voir Julia près de trépasser au moment de la délivrance, de la laisser seule avec quelle angoisse ! Pour descendre au village appeler un docteur, de voir cet homme perplexe, puis inquiet, très inquiet, enfin, sur son ordre, d'expédier la moribonde en ambulance vers un hôpital de la ville, puis, là,

étranger, empêtré de soi-même et de son souci, d'apprendre que l'enfant était mort, qu'il n'en naîtrait jamais plus, que si la mère en réchappait c'est un autre être, malade pour longtemps, qu'on lui rendrait pour femme. De fait, lorsque Julia retourna, exsangue et chancelante, traînant cette triste odeur d'hôpital, le gavot craquant de santé, choqué en quelque chose dans quelque obscure profondeur, la trouva presque une étrangère. Elle était sauvée, oui, mais — non, ce n'était plus la même, en effet, plus cette Julia des Claparèdes, et l'on resterait seuls, ici et dans la vie, sans ambition qui vous dépasse — *cette* ambition quelques mois entrevue.

Martin avait appris de sa terre gavotte à ne pas se décourager. D'ailleurs l'hiver et la convalescence ajoutés au souci et à la déception, ce fut assez pour justifier ce silence des deux époux devant leur feu. Puis les travaux d'avril, harassants, ceux d'été, ce fut assez, également, pour les garder, toujours silencieux, quand la courte nuit les réunissait, elle, si faible encore, et lui, fourbu.

Les sœurs de Julia et leur mari de plaine venaient donner un coup de main et prêtaient de nouveau qui le mulet, qui la charrue. Même, la sœur aînée amenait chaque jour sa domestique, une vieille fille sans grâce, donnant, on ne sait trop comment, l'impression d'un être tordu, mais rude à la plus rude peine, qui se jouait des fourchées de foin ou des gerbes. Passé la Toussaint, comme les olives pressaient, elle continua à venir chaque jour aux Claparèdes, faisant voltiger les sacs lourds. Bah ! ses patrons suffisaient, en bas, à la ferme, et cet hiver elle-même aurait bien le loisir de raccommoder !

— Mais tu en abats plus qu'un homme ! disait Martin, admiratif.

— Je n'aime que le gros boulot. Me battre avec vos oliviers de montagne et le froid après m'être battue avec le blé et les raisins, mais c'est ma vie ! J'étais née pour la dure.

Julia ne savait comment témoigner sa reconnaissance.

Ainsi, grâce à l'aide et surtout grâce à un peu d'amour humain, les Claparèdes entrèrent, rassérénées, dans leur nouvel hiver.

Pourquoi ce dimanche de la Chandeleur fut-il si doux sur les amandiers blancs de fleurs ? Pourquoi, tout à coup, Julia buvant le soleil à l'abri, eut-elle honte d'être là, paresseuse, lorsque Martin, ce dimanche comme les autres, turbinait ferme Dieu sait où, et pourquoi, laissant sa couture, décida-t-elle, se dirigeant sur les sonnailles, d'aller au midi du talus détacher les chèvres captives pour les emmener paître à travers la colline ? De son enfance bergerette elle avait gardé le souvenir d'un mas en ruine où foisonnait le lierre, sur l'autre penchant de la crête. Quelle surprise pour son mari, ce soir, quand rentreraient les bêtes, bien repues, et derrière elles Julia, la vraie Julia d'autrefois !

Pleine de bonne volonté et d'allégresse, dans le soleil nouveau, la jeune femme marcha vers les clochettes, mais, avant d'atteindre les chèvres, au plus creux du creux du ravin, là où sourdait la source avec son brui chanteur, sur la mousse piquée des premières violettes, c'est le dos de Martin qu'elle vit et la robe de la vieille fille tordue. En guise de repos, elle continuait à venir parfois, le dimanche, donner ici un coup de main ; par plaisir et bonne manière : Julia, n'est-ce pas, restait faible pour les lessives et Martin était seul pour faire face au branle-bas d'avant printemps ? Aujourd'hui — non, elle n'avait point paru au mas et Martin était parti loin avec beaucoup de hâte, le dernier morceau avalé. « Bête de moi ! » pensa Julia en éclair, dans cet éclair se voyant deux fois bête : d'avoir souvent eu tant de gratitude envers cette coquine pour ses bonnes manières et tant d'admiration pour Martin, qui, fêtes, dimanches, turbinait tant.

« Bête de moi ! » Ce disant, elle recula, rasant les herbes, et, laissant les chèvres captives, revint au mas.

Le bruit mêlé d'eau vive et de clarines, de vent, dans les peupliers nus, qui avait étouffé ses pas, lui semblait le tonnerre. Elle voulait courir, mais, dans les cauchemars, on a ces jambes-là, de plomb, cette angoisse au cerveau, au cœur et aux vertèbres; le même roulement de tonnerre vous suit ; on se bouche ainsi les oreilles et on l'entend plus fort, à l'intérieur, et, comme Julia, on se croit fou. Ce n'est que le malheur, celui qui se glisse partout, ronge, casse, détruit un peu d'essentiel.

Dans les jours qui suivirent, le drame hélas ! se déroula, banal, stupide, à l'ordinaire : hébétude de Julia, résolution farouche de silence, espoirs et désespoirs fugaces, jeu de la souris et du chat qui guette, imprudences de tous, aigreurs qui menaient Julia à rompre son vœu de silence, mais d'abord à tendre le piège, le vieux piège qui prend toujours non seulement la proie mais le piégeur. Elle partit avec ostentation pour un court séjour chez sa sœur cadette, mais revint inopinément le dimanche au tomber du jour, tomba sur le flagrant délit et déchaîna la grande scène : délire d'injures crachées que l'on n'oublie jamais plus par la suite, mots empoisonnés pires que des coups, Julia d'un côté, les deux autres ligués en face, ils se jetèrent tout au visage :

— Lâche ! Menteur ! Tu n'es qu'un petit homme.

— Si tu étais seulement une femme ! Du papier mâché, oui !

— Et toi, tordue d'enfer, vieille fille du diable que je remerciais !

— Tordue, peut-être, mais qui fait ton travail.

— Et même qui le fait partout.

— Partout ! cria la servante orgueilleuse. Tu devrais avoir honte de protester, malade que tu es, chienne châtrée, qui ne veut ni faire ni laisser faire !

« Du moins, moi, vieille fille, je peux donner des enfants à Martin s'il a le courage de dire laquelle de nous est sa femme vraie — et de partir comme il me le promet.

— Mais oui, c'est ça, partez tous deux, fit Julia, rauque, touchée au vif. Je suis chez moi, racaille, vagabonds : videz les lieux, allez-vous-en, baluchon sur l'épaule, nicher comme des bohémiens dans quelque trou de sauvagine, faire votre feu sur trois pierres, et que mon mas soit nettoyé de vous !

Il avait d'abord paru simple à Martin de briser pour choisir selon sa chair, mais partir, baluchon sur l'épaule, ça non, et ces mots l'avaient traversé : « Je suis chez moi — mon mas... » Si Julia, née ici, avait hérité d'un tiers des Claparèdes, c'est leur argent à tous deux, donc le sien, sa part à lui du bien gavot, surtout son travail de forçat qui avaient acheté le reste. A cause de sa foi ce mas était aussi son mas. Le mot *communauté* s'enfonçait profond dans sa chair.

L'enfer fut justement cette *communauté*, un logis trop petit qui les réunissait, ennemis, rancuniers, haineux, à table, au lit ; où chaque jour, et plus envenimées, les flèches blessaient davantage. Tant que Martin prit une décision : puisque, grâce aux racontars de sa femme, il était objet de scandale aux yeux de la famille, oui, il partirait avec sa maîtresse.

Celle-ci, chaque jour, conquérait un peu plus la place, tirant bénéfice de tout, en premier lieu de son renvoi qu'avait exigé Julia. Sans place désormais, ce qui exaspéra Martin contre sa femme pour la servante, elle vint gîter dans un cabanon de colline, poste de chasse que ses mains rudes avaient rafistolé avec l'aide de son amant et où, voisin, il allait la rejoindre, à moins qu'elle ne vînt ici.

— Quand ils y sont couchés, ricanait Julia, leurs quatre pieds dépassent par la porte.

Martin enregistrait l'insulte. L'amante en triomphait davantage sur son amant. Elle arrivait, chaque matin avec l'aurore, aux Clarapèdes, n'ayant d'autre travail désormais, d'autre joie, d'autre passion que de seconder et d'aimer l'homme de son destin.

— Cette traînée chez moi ! s'était d'abord indignée Julia.

Traînée ou non, l'autre avait rétorqué :

— Pardon ! Chez lui !

Et comme Julia levait la main sur l'impudente :

— Oui, chez moi ! avait dit Martin saisissant cette main au vol et la serrant, la rabattant non sans violence.

Sa résolution s'affermit : il partirait avec sa vraie femme, après tout, mais on vendrait ici et il aurait en poche la moitié de ces Claparèdes, ressuscitées par ses efforts plus que tombées par héritage à ladite communauté. On vendrait. Non : Martin vendrait !

On ne pouvait, de l'extérieur, rien pour personne. Il souffiait sur le mas, il grondait dans les cœurs un vent de destruction. Julia rêvait de violences ; la servante, de mariage inespéré et de passion ; Martin, lui, et c'était le pire, faisait des évaluations. De fait, exaspéré par l'une et l'autre de ses femmes, il l'était cependant assez différemment pour pencher toujours plus vers son ardente domestique, solide à tous les postes et attisant l'amour. Il alla jusqu'à faire des propositions au notaire quant à la vente au comptant

des Claparèdes, et lui, cabré à l'idée des hommes de loi, jusqu'à parler ouvertement d'avocat, de divorce.

Crucifiée de cent façons, son amour-propre à vif, Julia acceptait cette vente, y poussait et du même coup poussait au partage, à la séparation publique devant l'ignominie d'un tribunal.

— Tout, pour ne plus voir là, chez moi, cette souillure ; ne plus entendre : « Non, chez lui ! » Chez lui ! O père ! chez lui, aux Claparèdes ! Comment pareille iniquité au monde ? Partir. Soit. Alors partir tous. Que mon bien ne soit pas, ne puisse jamais être à ces deux monstres de nature !

Elle, jadis la sage et l'économe, elle, jadis l'ambitieuse, je l'ai vue chaque jour tourner plus net à la folie, rêver de vitriol pour les uns et de puits pour elle, souhaiter la foudre à son mas et se réjouir tout à coup, avec un rire de démente, de leur pauvreté à tous deux, car cette pauvreté empêcherait Martin de se rendre acquéreur par le biais d'un homme de paille, le priverait du fruit de ses travaux forcés. Je l'ai vu, lui, le raisonnable, perdre le contrôle et la tête à cause de cette tordue et, lui aussi, se réjouir d'abandonner ce bien, objet longtemps unique de ses soins, pourvu que Julia l'abandonnât du même coup. Julia, cette demi-folle, toujours demi-convalescente, la stérile, la forcenée qui tant de fois l'avait injurié. Tout cela — tant d'iniquités, comme disait très justement la demi-folle au désespoir — tout cela pour ces mots violents jetés tantôt au bord de la source chanteuse ; tantôt là, devant l'âtre où Claudius était tombé ; ailleurs, à leur table commune, dans leur lit commun ou dans ces champs arrachés aux collines sur qui tombaient, perdus pour eux, le crépuscule et sa sérénité.

Le gavot n'avait pas encore parlé à l'avocat, mais il avait déjà vu, revu le notaire, fixé ses prix, et s'y tenait.

Pourquoi, alors, ce soir d'été où les trois ennemis rentraient les gerbes, pareil effarement en voyant ce notaire monter le cailloutis avec un étranger ?

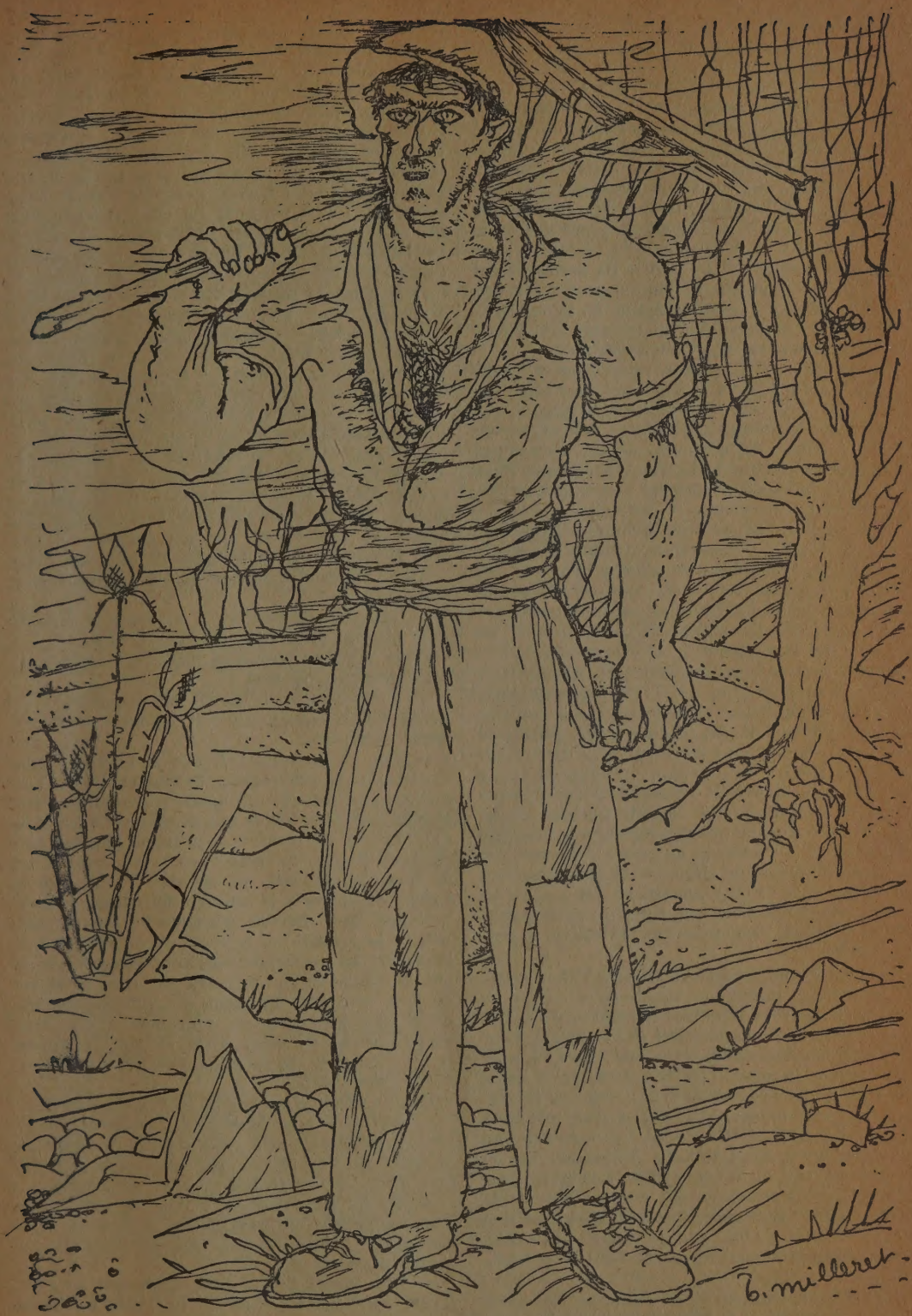
La servante, touchant au but, eut la pudeur de disparaître pour aller s'affairer, cachant sa joie, parmi la volaille piaillante. Julia sentit tout son sang quitter son cœur et ses jambes fléchir. Martin pesa sur la fourche de bois plantée profond dans le gerbier. Les deux époux se regardèrent. Pour la première fois depuis des mois une pensée jumelle les unissait, le sentiment d'un irrémédiable qui était leur œuvre à tous deux.

Le notaire faisait valoir le pauvre bien, le pauvre mas et, pour justifier sa mise à prix, montrait combien la cuisine était grande, la chambre, là derrière, fraîche, les dépendances, vastes — plus qu'il n'y paraissait d'abord — la bergerie... Sans bêtes, la bergerie parut immense. Réservé jusqu'ici ou s'appliquant à critiquer, l'étranger, malgré lui, laissa voir sa satisfaction ; là serait sa salle à manger. Il ouvrirait tout simplement une baie, large, sur la façade — sa canne à pommeau d'or l'y traçait avec précision. La cuisine étant là derrière (il frappa le mur maître et, suspendu dans le noir, effleuré, un collier de bête sonna), une porte, ici, suffirait. Bien entendu, on supprimerait la cloison pour ajouter la chambrette du fond à ladite cuisine. Voir grand, n'est-ce pas ?

Martin ne pouvait tenir pied aux démolitions, reconstructions, transformations, mais Julia se vit, enfant, dans ce chambron d'où s'entendaient, là à côté, le feu, les pas de Claudius et ceux de sa mère affairée, le bruit du café tombant goutte à goutte — et elle en sentit le parfum dans un recoin, illuminé soudain, de sa mémoire. Elle revit sa mère entrer, sombre, dans le triangle du rideau soulevé, avec le jour bleu d'aube et doré de flamme derrière, une tasse à fleurs à la main... (« Ah ! comment tant d'iniquités ?... »)

Le tour de l'acquéreur prévoyait la visite de l'étage, comme du reste. Julia monta l'escalier la première, pour ouvrir là-haut — et ouvrit, les trois hommes sur ses talons. Le grand soleil, le soleil roux des fins d'après-midi, inonda durement la chambre. Lit pas fait, habits de travail suspendus çà et là, les siens, ceux de Martin mêlés, aux clous branlants et au petit portemanteau, le désordre du temps des aires quand on se lève, titubants, des heures avant l'aube pour se coucher longtemps, très longtemps après le soleil, ayant tombé des journées de démons, aux mains gerbe brûlante après gerbe brûlante, dos cassé par la fourche, jambes lourdes piquées de paille, d'épines et de taons, pieds douloureux dans ces champs de cailloux.

Honteuse, elle tira le drap de dessus, rejeté, qui traînait à terre, sur l'autre, celui de dessous qui



Je vis Martin la regarder longtemps, hocher la tête, sourire même... (page 12).

gardait le double creux de leurs corps ennemis. Mais leur fatigue n'était qu'une, elle pesait autant dans chaque empreinte, et Julia revit Martin faucher, revit couler la sueur sur sa face. Elle tourna les yeux vers son mari : il la regardait, mais sans haine, plutôt apitoyé, pendant qu'elle tirait le drap, et partageait son injuste humiliation. Qu'ils étaient seuls, tous deux, cependant que les autres, les ignorant totalement, recommençaient à cuber l'air (leur air), agrandir la fenêtre (la fenêtre de Claudius avant d'être la leur), abattre d'ici pour réunir là-bas, réunir tout d'abord la chambre et le grenier (le grenier, saint des saints d'où le blé et toute richesse seraient chassés), monter l'étage au-dessus de la bergerie, le continuer sur l'étable, bref, agencer des pièces convenables, expliquait le monsieur :

— Campagne, soit, retraite, repos pour le week-end, mais enfin confort et hygiène ! Ah ! l'hygiène surtout, et pour ces dames un peu plus de...

Ses doigts frisottaient des luxes dans l'air. On entendait parler d'eau élevée, de moteur et, par conséquent, de courant électrique à amener. Pour la salle de bain, l'emplacement restait à discuter. Il semblait au monsieur... il semblait au notaire...

Quel supplice pour Julia que ces Claparèdes nouvelles tracées d'une canne pointue dans l'air des vieilles Claparèdes, tranchant dans le vif d'existences, de souvenirs, de catastrophes certes, mais aussi de bonheurs, tuant sa propre enfance et son monde soudain ressuscité pour elle — et cet autre monde à eux deux.

Martin regardait ces murailles où naviguait la canne à bout ferré. Lui qui avait, à grands frais, surtout à grand-peine, colmaté ces trous, remonté ces pans, cimenté là ces briques qu'on parlait de jeter à bas, sentait plus vivement, plus douloureusement ce qu'il y avait enfoui, ce qui, de lui, y était emmuré vivant. Il tentait de lever l'épaule quand on parlait de *lui* démolir quelque chose, d'en *arranger surtout* (mais l'acheteur est le maître n'est-ce pas ?) ; il essayait de penser à l'argent, de se réjouir du bon prix... Non, même surpayés, c'est son travail et sa fatigue, ses espoirs, ses projets, sa maison paternelle à lui que cette canne assassine mettait en pièces, tranquillement, et Martin se sentait frustré.

Quand il devint trop insupportable d'être étranger chez soi et dépecé, ce timide fit un effort : il marcha ferme vers l'escalier, fit signe aux autres de le suivre et à Julia de rester ici la dernière pour bien refermer les volets. Ainsi, en tête et résolu, il retraversa la maison et traîna dehors tout le monde. Lui, dans ce plein soleil, ne vit que le gerbier en train, la charrette abandonnée pleine à l'arrivée des deux intrus, piquant ses bras vides au ciel. Il entendit, dans l'écurie, braire son âne et là-haut, au fond du ravin, parqué à l'ombre, sonnailler le petit troupeau qui s'ébrouait pour la bâfrée du soir. C'est cela, tout cela, rien que cela qu'il avait voulu — tant voulu ! — qu'il avait créé, qu'on tuerait. Uniquement parce qu'il le permettait...

Il se tourna vers les deux hommes. La canne balayait le gerbier et la trace de toute bête ; l'écurie de l'âne, vitrée, ferait un salon-serre où boire le soleil, l'hiver ; la place ronde, là devant, où s'amoncelait la moisson (« mon blé ! » voulut crier Martin), la canne y dessinait un bassin rond qui, chauffé tout le jour, ferait — précisément vers cette heure-ci — en été, la plus délicieuse piscine.

Des yeux, Martin chercha sa femme, compagne du même malheur. Elle était demeurée dans la cuisine, seule. Il fit deux pas pour mieux la voir et la vit, en effet, à travers le rideau, debout, petite forme, ah ! si faible qu'il eut pitié, si triste ainsi, dos et tête courbés vers l'âtre éteint où le soleil mettait une hostie de lumière sur les cendres — comme *ce jour* que Julia s'était tant fait conter, où la même hostie éclairait les cendres mortes et la croix du bâton brisé. Les cendres qui s'étaient quelque temps ranimées entre quatre mains filiales, voici que, de nouveau, on allait les éteindre. Qui ? Le destin ? Non, les enfants. On briserait dessus un bâton de commandement qui abdiquait — pire : qui reniait. Claudius en souffrait peut-être en quelque chose. Julia s'écarta de l'âtre avec effroi, superstition et respect tout ensemble : cette place où jadis son père était tombé, cassant le bâton, oui, mais voyant réserver la courroie pour être transmise, cette place, à cette heure, lui faisait mal, un mal nouveau, et plus mal sa profanation. Elle baissa la tête davantage.

Alors, soudain, elle entendit, là dehors, ergoter Martin :

— Que fera Monsieur de ces terres ? Bientôt, sans paysan, elles redeviendront colline.

— Il fera travailler à sa place, dit le notaire.

Le gavot rit, apitoyé :

— A ce compte, le persil lui reviendra cher ! Chère l'huile, aussi, s'il fait labourer et fumer, tailler et oliver...

— Oui, je garderai l'olivette et la vigne, pour l'agrément, le pittoresque, daigna expliquer l'acquéreur. Je louerai quelques journaliers, même si c'est très cher (et il sourit, apitoyé à son tour sur Martin). Le reste — et la canne alla loin toucher les éteules, les gerbes, la lavanderaie bleue, le talus sonnaillant, la chênaie, la pinède, le coteau où saignait le dernier défrichage renvoyé à l'hiver (que Martin n'achèverait pas si cette affaire se faisait) — le reste, je le céderai à la Forestière ou au Communal, pour être reboisé, ce qui, par parenthèse, ne nuira pas pour le gibier. Je suis chasseur. La terre ne m'intéresse pas, sinon pour y chasser en compagnie. Il me suffit d'avoir le site, le beau point de vue, la maison pour y amener ma famille, mes amis les jours d'ouverture, bref...

Martin sursauta : il tenait le bon argument.

— Ah ! la maison ! Mais pour les réparer, apporter les matériaux, elle vous coûtera les yeux de la tête ! Et l'électricité, sur quoi vous comptez tant, vous ne l'aurez pas de sitôt, ni aisément.

— Si, si ! elle viendra, affirma le notaire. Le plan communal d'électrification comprend toute campagne, même reculée comme celle-ci. Sur simple demande signée...

— Mais l'eau ! s'écria Julia surgissant au seuil. L'eau, pour boire — car je ne parle pas d'eau d'arrosage, mais d'eau tout court. Vous savez bien, ou vous devez savoir, monsieur le notaire,

que la source flanche en été, la seule qui nous alimente. Je ne veux pas, sans le vouloir, faute d'avoir assez parlé, tromper Monsieur. Sa piscine sera à sec et les têtards y croupiront dès la Saint-Jean. Sans parler, alors, des moustiques. Quant à sa caisse pour la salle de bain... Pensez ! une salle de bain et une compagnie nombreuse ! De mai à septembre, il s'attellera à la corvée d'eau.

— On va... loin la chercher ?

— Eh ! ça dépend ! Si plusieurs sources tarissent, à force de descendre plus bas, toujours plus bas, on finit par emplir son tonneau sur la place de la Mairie.

— Mais c'est au moins à...

— ... 3 bons kilomètres en colline — et par quels chemins !

— Je les connais. Mes pneus aussi. J'ai dû laisser la voiture bien bas, fit le monsieur.

— Ce n'est pas la voiture à pneus qui vous fera la corvée d'eau. Il s'agira, sans bêtes, vous-même, de trouver à la ville un charretier qui veuille bien traîner ici, où Dieu n'est passé que de nuit, des tonneaux pleins qui arriveront moitié vides.

— Mais vous...

— Nous avons l'âne, monsieur, triompha Julia, et en fait de salle de bain... très peu pour nous !

— On peut construire une citerne, objecta le notaire.

— Oui, mais de quelles dimensions ! Et puis, quel almanach vous garantit la pluie ? Les citernes, pour grandes qu'on les fasse, se vident et la pluie peut se faire désirer trois, quatre, cinq mois. De sorte qu'on n'est jamais sûr de pouvoir boire précisément au temps de la grand-soif, à moins d'apporter son eau de Vichy.

— Le pire ennui de la sécheresse en colline, coupa Martin illuminé, c'est l'incendie. Cette maison, inhabitée les trois quarts du temps, et sans eau, avec son herbe sèche, sa garrigue grillée et vos futurs reboisements, sera bien exposée aux imprudences des promeneurs, chasseurs, fumeurs, et son isolement, le manque de secours font que je n'en donne pas cher.

— Et encore, tu oublies la malveillance envers un étranger, fit remarquer la sage Julia.

— Je n'oublie rien et je sais qu'un feu de colline prend vite, gagne vite et s'éteint difficilement. Rappelez-vous l'année où, sur 10 kilomètres, les crêtes ont flambé en quelques heures... On a eu chaud, ici, et nous y étions tous pour établir nos contre-feux.

Depuis un bon moment la canne avait cessé de démolir et de construire. On ne pensait plus qu'au conditionnel. Julia, sans s'en rendre compte, était venue tout près de son mari pour faire front, comme ce jour du feu où, cependant qu'il abattait la lisière de la pinède, elle, de son piochon, dans le coude à coude du risque, arrachait, rejetait derrière, la broussaille. Il s'agissait encore de défendre le toit contre un mal allumé par leur maladresse et leur imprudence, cette fatalité qu'on appelle malentendu. Or, tout à coup, ils entendaient d'accord, ils *s'entendaient*. Sans s'en rendre compte, non-plus, Martin avait posé la main sur l'épaule de Julia.

Quelques jours de là, entre chien et loup, je croisai Martin au col des Claparèdes. Son râteau sur l'épaule, il restait planté sur la crête, avec les vallons en étoile épanouis autour, et regardait ici la tache jaune de ses moissons inachevées, là l'étang gris des oliviers coupé du vert dru de la vigne ; plus haut, le bleu des lavandins en fleur, puis des chênes, puis les rochers, puis le grand ciel. Sa méditation sans parole, peut-être sans pensée précise, se rythmait au bruit des grillons, au tintement lointain des chèvres qui rentraient, au chant épars de quelques cigales tardives, au cri cadencé des hulottes.

— Julia vous a dit ? Possible qu'on ne vende pas.

Julia ne m'avait rien dit, expressément, mais devant la cheminée froide, une fois de plus et pour elle seule, elle avait évoqué son père tombé, puis son père mort, sa mère active au temps plus lointain du *pontificat*, dit quelques mots de son enfance, cité par-ci par-là assez de mots du notaire, de l'acheteur et de Martin (qu'elle appelait de nouveau Lui, comme au temps proche de l'amour), assez montré sa propre hâte et son zèle à le seconder — bref, j'en avais assez appris par ses paroles, ses détours, ses silences, ses points de suspension et tout son être ravivé pour qu'à présent le regard de Martin m'apprît avec certitude le reste.

Il pesait les derniers gerbiers en rang sur le bord de l'éteule, évaluait « par cœur » la vendange pesant aux ceps et, sans risque de trop se tromper, ses olives. Après tant d'épreuves et surtout la dernière, cet étranger qui, démolissant et fauchant, donnait une forme au malheur, le blessé

reposait sa tête douloureuse, sa tête brouillée de convalescent, dans l'eau grise de l'oliveraie moutonnante.

Au bout de sa méditation il rit, souleva les épaules :

— Rendre ça au reboisement ! à la ronce ! pour le gibier ! Que des hommes instruits raisonnent de cette manière !

Dans le soir qui fonçait, confondant la vigne, les arbres et la lavanderaie, la saignée pâle du coteau défriché conservait un reste de jour. Je vis Martin la regarder longtemps, hocher la tête, sourire même, et je sus qu'au premier repos, rentrées les dernières olives, quand tous les mas de plaine s'acagnarderaient dans l'hiver, lui, pic en main, là-haut, élargirait la plage, la terrasserait de murettes, puis, terre ou fumier sur le dos, corbeille après corbeille, comme en pays gavot, y fabriquerait du domaine.

— Au fait, qu'est-ce que vous y mettrez, là où vous défrichez ?

— Une petite vigne de muscats de Hambourg, à cause de l'exposition vraiment unique. Oh ! greffée sur des plants sauvages résistant à la sécheresse !

Machinalement, tandis qu'il parlait, il fit deux pas vers un grand cade et arracha un lacis de cuscute qui l'étouffait.

— Cette saleté-là, fit-il, ça gagne, gagne. Un jour, vous la trouvez dans la vigne ou le blé.

Ce geste en disait plus que des paroles éloquentes.

Soudain, au creux d'un des vallons, je vis fumer la cabane adultère et alors ne vis plus rien que cette fumée. Martin ne la remarqua pas. Le dernier reste de son dernier regard était pour la vigne future, à flanc de roc, qu'il protégeait de la cuscute.

Je le quittai. Sans hésiter, il descendit et fonça sur les Claparèdes. Les chèvres ne s'entendaient plus, ni les cigales, mais dans le friselis des grillons son pas sonnait lourd, sonnait d'aplomb, sonnait égal et sûr.

Tout à coup s'entendit, à travers le cassis de pierres, un autre pas, montant par le travers et se hâtant, courant ensuite à la descente. Puis le silence. Un murmure de voix confuses, puis celle d'une femme jetant par éclats :

— Tu m'avais promis... oui ou non... hypocrite, menteur !... partir... quoi : plus possible ?... si... demain...

Celle de l'homme bourdonnait, indistincte, mais une fois j'entendis :

— Non ! je ne peux pas !

Tous les grillons se turent.

— C'est moi qui m'en irai ! cria la femme, mais pas seule ! Quelqu'un que je sais me paiera de toi.

— C'est ça, va-t'en ! soupira très haut Martin soulagé. Tu le vois toi-même, ce n'est plus, plus possible, cette vie-là !

De nouveau, bas et âprement, ils discutèrent, se disputèrent, et, par instant, Martin réaffirmait de tout son poids, du poids des Claparèdes :

— Malheureux, oui. Mais plus possible. Je ne peux pas. Mais comprends ! Comprends-moi !

Comment aurait-elle compris, la pauvre mercenaire, et même soupçonné combien tirait, combien écrasait un domaine conquis à bout de bras, à coups de volonté ? Le brouhaha indistinct s'allumait de flammèches méchantes. Des syllabes hargneuses lardaient la paix du soir. Le malentendu, de nouveau, déchirait deux êtres de chair.

— Menteur !

— Je ne peux plus...

— C'est ça mentir. Voleur de femme !

— Comprends ! C'est impossible...

De son grand geste, Martin devait embrasser, porter les guérets, les arbres et la vigne, surtout *l'autre*, la future, déjà lourde à son cœur ; embrasser, porter les vallons, tous siens, à cause de sa peine, de son entêtement, à cause de sa seule foi, la monnaie dont il payait tout. Comment la mercenaire, toujours bêchant le bien d'autrui, aurait-elle compris — et quoi ?

Subitement, un énorme silence, puis, de nouveau, son pas à lui, seul, régulier, son pas pesant et sûr qui fonçait sur le mas, là, en bas, où brillait la lampe. J'imaginai cet homme déchiré, mais calme et résigné, comme la terre sous l'orage, et comme elle obstiné.

Vaincu le mal, continueraient — continuaient les Claparèdes.

APPEL A
JENNY MERVEILLE

Pièce radiophonique de ROGER VAILLAND

Cette œuvre a été émise sur les antennes de la Radiodiffusion nationale, le 15 février 1948, dans une mise en ondes de J.-J. VIENNÉ, avec le concours de Jacques DUMESNIL, Janine CRISPIN, Denise CLAIR, Georges FLATEAU, Roger BONTEMPS, le musicien Edouard CASTELLANOS et son orchestre.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Roger VAILLAND.

ROGER VAILLAND

NÉ à Paris en 1907, d'une famille originaire de la Savoie, Roger Vailland avait à peine vingt ans lorsqu'il débuta dans la littérature en fondant une revue avec deux camarades de lycée qu'il avait connus à Reims: Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal. Le Grand Jeu *ne devait d'ailleurs avoir que quelques numéros. Mais cette revue fit grand bruit à l'époque dans les milieux d'avant-garde, où le problème essentiel était de prendre position pour ou contre le surréalisme. Roger Vailland se mit ensuite à l'école du journalisme et du grand reportage en entrant à* Paris-Soir. *Pendant plusieurs années, il ne signa guère que des comptes rendus de procès à sensations ou des relations de voyage en Abyssinie, en Turquie, en Espagne, où son journal l'avait envoyé. Il devait cependant faire une rentrée éclatante dans la littérature d'après guerre: son roman* Drôle de jeu, *qui obtint le Prix Interallié en 1945, fut aussitôt considéré comme un des meilleurs livres inspirés par cette Résistance dont l'auteur avait été un des combattants clandestins (comme attaché au secrétariat général de la délégation gaulliste d'abord, puis comme chef de réseau). Sa pièce* Héloïse et Abélard *va être incessamment créée sur une grande scène parisienne.*

L'Auteur. — Cette émission est destinée à M^lle Jenny Merveille. M^lle Jenny Merveille habita du 3 au 21 juin 1947 à l'hôtel des Saints-Pères, rue des Saints-Pères, à Paris. Sur sa fiche d'hôtel, elle a indiqué une adresse permanente à Riom (Puy-de-Dôme). Cette adresse est inexacte. Jenny Merveille est inconnue 23, avenue de la Gare, à Riom. Vérifications faites, à la mairie et auprès de la police locale, elle est même complètement inconnue à Riom. De même à Riom-es-Montagne (Allier), que l'on confond quelquefois avec Riom (Puy-de-Dôme).

Jenny Merveille a vingt ans. Elle est de taille moyenne, plutôt grande. Elle marche en penchant légèrement le cou en avant, comme il arrive assez fréquemment aux jeunes filles de province, comme marchaient la Clara d'Ellébeuse ou l'Elmaïde d'Etremon des contes de Francis Jammes. Au mois de juin, elle portait les cheveux en larges vagues abondamment répandues sur les épaules ; ce fut d'abord sa chevelure royale qui attira mon attention. Elle n'a pas suivi la mode qui veut que les jeunes filles soient hâlées comme un soldat des Bat' d'Af'. Bien qu'elle passe, m'a-t-elle dit, la plus grande partie de l'année à la campagne, sa peau est blanche, délicate et si transparente qu'à hauteur des tempes on distingue tout un lacis de petites veines vertes. Ses pupilles ne cessent de s'amenuiser ou de s'agrandir tant elles sont sensibles, non seulement aux variations de l'éclairage, mais aussi à tous les mouvements du cœur. Le nez est droit, les narines ouvertes et frémissantes, la lèvre inférieure bien dessinée, mais un peu charnue.

Signe particulier : la voix. Une voix basse dont les modulations, comme celles de certains instrument de musique africains, n'émeuvent pas seulement l'oreille mais encore plus le délicat réseau de nerfs qui loge au creux de la poitrine des humains. Une voix profonde et riche comme celle de Sophie Tucker ou de Lena Horne ; mais en même temps si sensible et si expressive des nuances les plus fines du sentiment qu'on ne se trouve pas surpris de l'entendre sortir de la tendre gorge d'une toute jeune fille. Mais comment décrire une telle voix ? Seuls, ceux qui l'ont entendue peuvent me comprendre. Heureux les inconnus auxquels elle prodigue de tels dons à chaque parole. Heureux l'employé de chemin de fer, le facteur, la femme de ménage, l'employé du gaz, la boulangère, la demoiselle du téléphone qui ont entendu aujourd'hui la voix de Jenny Merveille.

Avis à tous les auditeurs de cette émission. Si vous connaissez Jenny Merveille, si vous savez où elle habite, courez immédiatement chez elle. Si vous êtes ses voisins, précipitez-vous et frappez à sa porte. Cette émission est destinée à Jenny Merveille. Il est de la plus haute importance qu'elle soit à l'écoute. Il faut absolument qu'elle entende ce que j'ai à lui dire. Suppliez-la de venir m'écouter, au besoin amenez-la de force devant cette dérisoire petite boîte carrée où retentit ma voix. Jamais elle n'a entendu, jamais elle n'entendra message d'une telle importance. Je n'ai que quarante minutes pour lui dire tout haut ce que je lui dis tout bas, jour et nuit, depuis le 21 juin 1947. Quarante minutes déjà largement entamées. Quarante minutes que chaque seconde abrège. Oh ! temps, suspends ton vol. Il faut absolument que Jenny Merveille m'entende, me comprenne, qu'elle revienne à moi. Quarante pauvres minutes pour te retrouver, t'expliquer cet horrible malentendu, triompher de tous ces êtres que je ne connais pas, mais que je hais parce qu'ils t'entourent et te séparent de moi. Jenny Merveille, ô ma merveille, c'est à toi que je m'adresse.

C'était le 20 juin, vers 4 heures de l'après-midi. Tu te promenais dans le jardin des Tuileries. Tu t'étais arrêtée pour regarder l'énigmatique allégorie de la Tragédie qui s'élève près de l'entrée des Pyramides, cette grande femme de marbre qui ôte son masque et qui, selon l'angle où l'on se place, offre aux passants deux visages. Je t'ai parlé. Ce n'est pas mon habitude d'aborder les jeunes filles dans la rue. J'étais pressé. J'allais porter un article dans un hebdomadaire de la rue des Pyramides. Je t'ai dit comme ça, en passant :

— Elle vous ressemble.

Je montrais la Tragédie bicéphale. Tu m'as répondu :

— Laquelle des deux ?

Ce n'était ni plus ni moins bête que ne le sont toujours les premières répliques qu'échangent deux inconnus. Quelque chose m'a retenu. Etait-ce déjà toute ta voix dans ces quatre misérables syllabes

« laquelle des deux ? ». Je t'ai parlé des statues de Paris. Tu m'as répondu. Tu sortais du musée du Louvre. Tu avais été émue par les Goya. J'ai enchaîné en te parlant des Goya du Prado. Nous avons été bien pédants l'un et l'autre pendant cette première demi-heure. Mais il a bien dû se passer quelque chose puisque tu as oublié le rendez-vous que tu avais avec ta cousine au « Pam-Pam » de la Madeleine, tout comme j'ai oublié cet article à porter.

Je t'ai invitée à prendre le thé dans une pâtisserie de l'avenue de l'Opéra. Tu m'as dit que tu étais en vacances à Paris et que tu avais écouté la veille *Tartuffe* au Théâtre-Français. Tu n'étais jamais allée à l'étranger, tu n'avais jamais voyagé en avion, tu ne connaissais pas la Côte d'Azur, tu n'étais jamais entrée dans un casino, tu ne connaissais pas les règles de la roulette, tu n'avais jamais vu le Mont-Blanc, c'était la première fois que tu voyais la Tour Eiffel. Tu ne faisais pas de ski, tu ne savais pas conduire une auto, tu ne savais pas nager le crawl ni l'overarm, mais seulement la brasse. Tu n'avais jamais rencontré un écrivain ni un acteur, ni un artiste de cinéma, ni un chansonnier, ni une chanteuse de cabaret. Tu connaissais un seul peintre, c'est ton oncle qui est receveur de l'enregistrement et qui fait de l'aquarelle le dimanche ; après ta disparition, ah ! comme j'ai lu attentivement tous les catalogues depuis vingt ans des expositions de peinture des employés de l'administration des Finances ! Je n'ai pas trouvé d'exposant qui se nommât Merveille, peut-être est-ce un frère de ta mère ? Ou bien juge-t-il ses aquarelles indignes d'être exposées ?...

Tu ne savais pas ce qu'est le surréalisme ni l'existentialisme, tu avais lu quelque chose sur Picasso, mais tu n'avais jamais vu une de ses toiles. Tu ne savais pas danser le « boogie-wooggie », tu n'avais jamais entendu parler du « Tabou » et tu ignorais que les jeunes filles d'aujourd'hui manifestent leur indépendance en ne se maquillant pas ; tu étais légèrement maquillée.

Mais tu m'as décrit ta maison. On y arrive par une longue allée de tilleuls tout bourdonnants d'abeilles à l'époque où ils sont en fleur. De chaque côté de la grille d'entrée il y a deux peupliers très vieux et très hauts qu'on voit de plusieurs kilomètres à la ronde ; le vent y fait par les nuits d'hiver une grande clameur qui te remplissait d'épouvante quand tu étais enfant ; mais maintenant tu aimes l'entendre. Au milieu de la cour, une pelouse avec un faune dansant sur un socle de pierre moussu. A gauche, les communs et les remises ; l'une d'elles sert de garage à la vieille « De Dion » de ton père. A droite, l'écurie, le chenil et deux portes qui mènent l'une au poulailler, l'autre au potager, dont les allées sont bordées de buis taillés. On entre dans la maison de maître par un perron de six marches. La maison date de la fin du XVII[e] siècle et a deux étages avec un toit à la Mansart, couvert d'ardoises. Sur le derrière, il y a une terrasse qui domine un bois et au delà un vallon occupé par des pâturages. Tes arrière-grands-parents avaient édifié sur la terrasse un jardin à la française, mais vous avez cessé de l'entretenir parce que les jardiniers sont trop chers. Les rosiers sont devenus des buissons fous qui se couvrent d'églantines ; une chèvre paît la pelouse dont le gazon valut à ta grand-mère les compliments d'un visiteur anglais, les buissons de lauriers sont devenus des arbres, les seringas ont grandi plus vite que toi, leurs branches viennent jusqu'au bord des fenêtres de ta chambre et leur parfum embaume et trouble tes nuits d'été.

Nous avons mangé des gâteaux danois. Tu as aimé la pâtisserie danoise. Je t'ai parlé de Copenhague, de ses toits verts-de-gris, de ses canaux et de l'odeur de marée sur les quais. J'ai commandé un deuxième thé. Nous avons commencé à nous sentir très bien l'un près de l'autre...

Tu m'as parlé de tes occupations. Ton père est malade et ta mère a été élevée comme l'étaient les jeunes filles de la bourgeoisie avant l'autre guerre. C'est toi qui gères l'exploitation agricole de votre petit domaine. 30 hectares, m'as-tu dit. C'est beaucoup de responsabilités pour une jeune fille. Tu as fait planter 20 hectares en bois et tu pratiques des cultures intensives sur les 10 autres hectares ; c'est une sage solution. Tu m'as parlé avec beaucoup de compétence des méthodes d'assolement, et je t'ai vue réellement en colère quand tu m'as raconté comment le répartiteur des engrais t'avait frustrée au profit d'un riche fermier qui lui avait donné un pot-de-vin. Tu étais très fière parce qu'une oie engraissée dans ta basse-cour avait été primée au concours de volailles du chef-lieu de canton.

Dès ton arrivée à Paris, tu étais allée à l'exposition de bovidés qui se tenait à ce moment-là à la porte de Versailles, et tu étais fermement décidée à faire des économies pour acheter l'an prochain une laitière hollandaise qui sera l'orgueil de ton étable. Tu avais attendu la fin des fenaisons pour faire ton voyage ; tu conduis toi-même la faucheuse que tire la jument pommelée : « C'est facile, m'as-tu dit, notre faucheuse est d'un modèle très récent, elle est merveilleusement maniable et si légère, on pourrait la confier à un enfant. »

Je n'ai rien oublié, Jenny Merveille. Je me rappelle même que ta faucheuse est peinte en rouge vif. Combien de fois t'ai-je imaginée, juchée sur le siège aérien de ta rouge faucheuse, coiffée d'une capeline de paille pour protéger ton blanc visage des ardeurs du soleil, et pressant de ta voix profonde la sage jument qui fend d'un pas tranquille la prairie en fleur. Pour l'anniversaire de ton père tu as fait réparer le vivier qui n'avait pas été entretenu depuis des années ; l'eau d'un ruisseau voisin y est maintenant retenue par les parois lisses d'un ciment sans fissures et des truites s'y ébattent, que tu vas toi-même cueillir à l'épuisette lorsqu'un hôte surgit à l'improviste.

Tes amis sont : la jeune fille des postes, l'institutrice adjointe, la fille du fermier dont tu partages les travaux et une jeune ouvrière de la ville voisine condamnée à passer un an aux champs à cause d'une maladie de poitrine. L'institutrice et toi, vous échangez des livres. Vous avez de bonnes lectures. L'hiver dernier, elle t'a prêté *la Chartreuse de Parme*, tu lui as prêté *les Liaisons dangereuses*, ainsi se fait l'éducation des jeunes filles. Il y a dans la bibliothèque de ton père les œuvres de Molière reliées en plein cuir, un Balzac complet

dans l'édition sur deux colonnes, illustrée par Tony Johannet, et les dix-sept tomes in-quarto des *Mille et une Nuits* dans la traduction du docteur Mardrus. C'est assez pour tout connaître de la vie, de la société, des passions et des divers visages que prend l'amour. Tu m'as parlé de tes lectures sans fausse honte et tu ne m'as caché le plaisir toujours nouveau que te procurent, quand tu t'y replonges, *les Mille et une Nuits*. Tu es plus instruite qu'un jeune sage ou qu'un vieux libertin.

Mais tu ne m'as pas parlé de ton cœur. Dois-je penser qu'il n'a encore jamais battu ? Je ne sais rien de toi, Jenny Merveille. Ah ! comme j'envie le fils du forgeron qui te raccompagne, les soirs de bal, jusqu'à la barrière blanche qui précède l'allée de tilleuls qui mène à ta maison. T'embrasse-t-il ? Ou bien est-il unique, ce baiser que tu m'as donné ce soir du 20 juin, quand nous nous sommes quittés au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue des Saints-Pères ? Quand nous nous sommes quittés pour ne plus nous revoir que pendant cette brève minute, cette sotte, imprudente, irréparable minute, ce fatal instant qui t'a fait fuir sans retour.

Plusieurs fois par an, tu vas passer une semaine chez une tante qui habite une petite ville de province. Tu ne prends, m'as-tu dit, aucun plaisir à ces courts voyages qui t'éloignent pour un temps des travaux des champs. Le souvenir que tu en gardes et la perspective de devoir les renouveler m'ont semblé peser sur toi de singulière façon. A maintes reprises, tu as fait allusion aux rues sombres et étroites de la petite ville, à la vaste maison de ta tante dont la plupart des pièces demeurent éternellement closes, aux meubles toujours couverts de housses, aux cloches d'une église voisine, au bruit mélancolique d'un mince jet d'eau dans le bassin d'une place déserte. Tous les adjectifs liés aux couleurs sombres et aux sentiments tristes revenaient dans tes descriptions. Ton visage s'assombrissait. La modulation de ta belle voix grave se brisait comme lorsqu'on étouffe en le touchant la riche vibration d'un pur cristal. Ton regard s'éloignait et tu semblais lutter pour chasser des souvenirs... ou bien des pressentiments ? Puis, tu te hâtais d'évoquer les heures heureuses dans ta chambre claire, au-dessus des seringas. Je te retrouvais. Quelle est cette sombre petite ville ? Est-ce Riom, dont tu as laissé le nom sur ta fiche d'hôtel ? Les sévères hôtels des membres du parlement d'Auvergne, construits en pierres noires de Volvic, le grès ténébreux des volcans, les églises éclairées par les seuls reflets des très anciens vitraux, aux verts épais comme l'eau morte des vieux cratères, les ruelles herbues, les dévotes sur les places silencieuses, et ce kiosque à musique où jamais ne résonne un cuivre correspondent bien à tes récits. Mais comment imaginer que tu aies vécu à Riom et que nul ne se souvienne de toi ?

« Plusieurs fois par an », m'as-tu dit... Est-il concevable que tes passages ne soient restés dans aucune mémoire, que l'attente de ta prochaine venue ne fasse battre aucun cœur ? Je suis allé à Riom, j'ai parcouru la ville en tous sens, je me suis fait présenter au président du tribunal et au commandant de la garnison, au curé de Saint-Amable et au conservateur des hypothèques, j'ai interrogé l'un après l'autre tous les conducteurs de cars et tous les employés de la gare, les agents de police, les épiciers, les bouchers, les libraires et, bien entendu, les marchands de machines agricoles et d'engrais, les pisciculteurs et les pépiniéristes, j'ai fait mille fois ta description, j'ai clamé ton nom à tous les échos. Seul l'écho m'a répondu. Tout Riom connaît maintenant Jenny Merveille, mais c'est à force de t'entendre évoquer par moi. Si jamais tu vas à Riom, on te saluera à chaque coin de rue, on te proposera des alevins de truites et des boutures de pommiers, on te demandera des nouvelles de Flush, ton épagneul breton, on te *reconnaîtra*, ce sera parce que j'ai tellement parlé de toi.

Pourquoi as-tu donné cette adresse ? Pourquoi as-tu menti ? Pourquoi as-tu fait un faux ? Pourquoi, ah ! surtout, pourquoi n'ai-je pas songé à te demander le nom de cette ville dont tu parlais sans cesse ? Tout ce que tu disais surgissait avec tant de vérité, chacune de tes paroles était si lourde de réalité, tu as le regard si droit, tu es si claire, si limpide, si transparente que pas un instant je n'ai songé à te poser une seule question.

LA SECRÉTAIRE DES ÉMISSIONS. — Monsieur l'auteur...

L'AUTEUR. — Vous voyez bien que je parle.

LA SECRÉTAIRE. — Excusez-moi de vous déranger...

L'AUTEUR. — Je n'ai pas une seconde à perdre.

LA SECRÉTAIRE. — ... mais je crois nécessaire...

L'AUTEUR. — Une seule chose est nécessaire au monde, à l'heure présente, c'est que Jenny Merveille m'écoute. Je répète mon appel. Qui que vous soyez qui connaissez Jenny Merveille, courez la prévenir que je lui parle, suppliez-la, contraignez-la à venir à l'écoute. Le message que je lui envoie est de la plus grande importance. Dites-lui bien qu'il y a un *malentendu* et que je vais tout à l'heure dissiper ce *malentendu*. C'est absurde, un malentendu. On ne détruit pas le plus bel amour du monde à cause d'un *malentendu*. Qui que vous soyez...

LA SECRÉTAIRE. — Je crois vraiment nécessaire...

L'AUTEUR. — Vous, taisez-vous !... Qui que vous soyez, son père, sa mère, ses voisins, l'institutrice dont elle m'a parlé — les institutrices écoutent la radio — la jeune ouvrière malade — les malades qui vont se soigner à la campagne emmènent leur poste — ... prévenez Jenny Merveille que je suis en train de dissiper notre *malentendu*. Obligez-la à venir à l'écoute. Qui que vous soyez. Même si vous êtes son amant. Un amant doit comprendre cela. C'est au nom de l'amour que je m'adresse à lui. Dites-lui qu'il y a déjà vingt minutes que je lui parle.

LA SECRÉTAIRE. — Justement, monsieur l'auteur, justement. Nos auditeurs s'indignent. Les coups de téléphone se succèdent. Voilà le septième auditeur qui téléphone pour se plaindre que vous utilisez la Radiodiffusion Nationale à des fins strictement personnelles.

L'AUTEUR. — Je m'en moque... Jenny Merveille, c'est à toi que je m'adresse, Jenny Merveille !

LA SECRÉTAIRE. — Nos auditeurs trouvent intolérable que vous monopolisiez toutes les ondes de France pour retrouver votre petite amie. Voilà les termes qu'ils emploient.

L'Auteur. — M'a-t-on donné carte blanche, oui ou non ?

La Secrétaire. — On vous a donné carte blanche pour distraire nos millions d'auditeurs. Pour les faire rire, les faire pleurer, les faire penser, les faire rêver, les instruire ou les amuser, et non pour rechercher une jeune fille disparue.

L'Auteur. — La direction m'a dit que je pouvais disposer du micro dans la *plus totale liberté*, pendant quarante minutes. Je continue. Jenny Merveille !

La Secrétaire. — « La radio, vient de téléphoner un monsieur, n'est pas le bureau des objets trouvés. » « On sait, vient de téléphoner une dame, dans quelles mains s'égarent les jeunes filles. »

L'Auteur. — Mademoiselle, vous m'avez déjà fait perdre deux minutes et trente secondes. Je vous somme de me laisser tranquille. J'userai de mon droit jusqu'au bout. Dites bien à votre téléphoniste que je ne suis là que pour Jenny Merveille ou pour ceux qui peuvent me donner des renseignements sur elle. Je continue : Jenny Merveille !

Le Chanteur. — Jenny Merveille !

Accompagné en sourdine par l'orchestre cubain, le Chanteur psalmodie une dizaine de fois le nom de Jenny Merveille.

L'Auteur. — Tu reconnais cette voix, Jenny Merveille. Tu n'as certes pas oublié le jeune chanteur cubain que nous avons entendu au cours de cette unique soirée. C'était la première fois que tu entrais dans un bar de nuit. Tu venais d'achever les foins et tu devais rentrer bientôt pour faire la moisson, tu avais vécu tout l'espace de tes vingt ans entre ton verger, ton rucher et les reliures de cuir de la bibliothèque paternelle. Mais tout de suite ton regard s'est troublé, ta voix est devenue encore plus grave, tu haletais, c'est sans doute que la mélopée antillaise, au rythme profond comme les battements du cœur, lourde comme le flot d'un sang riche, correspondait bien au trouble tout nouveau qui naissait en toi. J'ai demandé au chanteur de faire un hymne avec les quatre seules syllabes de ton nom : Jenny Merveille. Ecoute-le. Bien sûr, c'est de la sorcellerie ! Mais je ne négligerai rien, pas même la magie la plus noire, pour te retrouver, pour te contraindre à répondre à mon appel. Chanteur ! Evoque Jenny Merveille !

Orchestre cubain : mélopée à Jenny Merveille.

L'Auteur. — Paris était brûlant, le 20 juin 1947. Il n'avait pas plu depuis plusieurs semaines. Le bitume mollissait sur les trottoirs. Même l'approche du soir n'amena pas de fraîcheur. En sortant du salon de thé, je t'ai proposé une promenade sur les quais. Peut-être allions-nous y trouver un souffle d'air. Tu tenais sur le bras la veste de ton sage tailleur de voyageuse, ta poitrine gonflait les plis raides d'une blouse d'organdi blanc. Nous avons marché côte à côte. Déjà une singulière félicité m'envahissait.

J'ai vingt ans de plus que toi, j'ai le double de ton âge, j'ai connu tous les orages des passions. Mais j'ignorais encore cet enchantement silencieux qui naît de la seule présence de l'être qu'on aime déjà d'un amour unique et qu'on ignore encore aimer. Et que le seul fait de marcher côte à côte d'un pas égal et ce bras blanc à mes côtés que je n'effleurais même pas pouvait faire naître un bonheur que tous les délires, les plus fous égarements des amours les mieux partagées ne m'avaient jamais permis d'approcher.

Le soir est venu. Nous nous trouvions à la hauteur de la Cité. Le soleil s'est couché derrière l'Institut. C'est la plus belle heure dans la plus belle ville. Nous nous sommes tus et, pendant un court instant, tu as posé ta main sur mon épaule. La pensée ne nous est pas venue que nous pourrions être obligés de nous séparer. Je n'ai pas envisagé que tu pouvais avoir quelque rendez-vous, le désir de voir un spectacle, un de ces innombrables projets que peut légitimement concevoir une jeune fille venue pour la première fois de sa vie passer quinze jours de vacances à Paris. Nous ne nous sommes pas posé de question. Tout s'est passé exactement comme si l'emploi de cette soirée avait été *prémédité* de toute éternité. Etais-tu *libre* ? Etais-je *libre* ? Quel sens peut bien avoir le mot *libre* s'il ne désigne pas la totale disponibilité qui, dans cet instant-là, nous enchaînait si rigoureusement ?

Nous avons dîné dans un restaurant du quai, face à l'église Notre-Dame...

La Secrétaire. — Monsieur l'auteur, on vous demande au téléphone.

L'Auteur. — Vous, taisez-vous ! Je n'ai plus une seconde à perdre. Jenny Merveille !

La Secrétaire. — C'est au sujet de Mlle Merveille.

L'Auteur. — Passez-moi la communication.

M. Cheval. — Ici Jules Cheval, placier en vins à Lons-le-Saunier (Jura).

L'Auteur. — Je vous écoute, monsieur Cheval.

M. Cheval. — C'est pour vous dire qu'à Lons-le-Saunier nous connaissons bien Mlle Merveille.

L'Auteur. — Enfin !... L'avez-vous prévenue que je suis en train de lui parler ?

M. Cheval. — Elle ne vit plus ici.

L'Auteur. — Où est-elle ?

M. Cheval. — C'est-à-dire... Vous allez comprendre... Mlle Merveille était secrétaire à la succursale de la banque régionale du Jura.

L'Auteur. — Lons-le-Saunier correspond en effet assez bien à sa description d'une petite ville sombre. Quoique...

M. Cheval. — C'est une jeune fille de la région. Son oncle est curé de Poligny. C'est un grand pêcheur de truites, c'est sans doute pourquoi elle vous a parlé de pisciculture. Il y a des seringas dans son jardin.

L'Auteur. — Oui, oui... je vois, un jardin de curé.

M. Cheval. — Il emprunte quelquefois la jument de ses voisins.

L'Auteur. — Je vois... une jument pommelée.

M. Cheval. — Mlle Merveille s'est fiancée l'année dernière au fils du receveur des postes.

L'Auteur. — Etait-elle déjà fiancée au mois de juin ?

M. Cheval. — Naturellement. Ce sont des amis d'enfance. Autant dire qu'ils sont fiancés depuis toujours.

L'Auteur. — Bien sûr !

M. CHEVAL. — Lui, préparait le concours d'entrée à l'École Polytechnique. Il a échoué. C'était la deuxième fois. C'est un concours très dur.

L'AUTEUR. — Bien sûr !

M. CHEVAL. — Il s'est découragé. Il s'est présenté en octobre à un concours pour être ingénieur topographe au service du ministère de la France d'outre-mer. C'est beaucoup moins difficile.

L'AUTEUR. — Bien sûr.

M. CHEVAL. — Il a été reçu. Il s'est marié six semaines plus tard. Il a obtenu un poste à Madagascar. Ils sont partis tous les deux, il y a juste une semaine de cela.

L'AUTEUR. — Voilà !

M. CHEVAL. — Je vous remercie tout de même d'avoir évoqué à la radio le visage de Jenny Merveille. Je crois pouvoir me permettre de parler au nom de tous les habitants de Lons-le-Saulnier. C'est un peu de notre bonheur quotidien qui s'en est allé avec elle. Nous étions tellement habitués à voir sa silhouette gracieuse dans nos rues. Nous cherchions n'importe quel prétexte pour la faire parler... rien que pour entendre sa belle voix grave...

L'AUTEUR. — Quand elle était passée, vous suiviez longuement du regard sa chevelure royale, cette toison brune...

M. CHEVAL. — Ses cheveux sombres comme la nuit...

L'AUTEUR. — ... bleu noir comme l'aile du corbeau.

M. CHEVAL. — ... noirs avec des reflets bleus comme l'eau du lac de Nantua !

L'AUTEUR. — Voyou ! Basse crapule ! Je vous prends la main dans le sac, monsieur Cheval ! Les cheveux de Jenny Merveille sont dorés avec des reflets roux. Ma Merveille est blonde, monsieur Cheval. Vous êtes un mystificateur. Vous m'avez fait perdre deux minutes et trente secondes ; je vous hais... Coupez, mademoiselle, coupez !

Je continue. Jenny Merveille, tu m'écoutes. Je t'imagine dans ta chambre blanche, au-dessus des seringas. Tu poses ton regard grave sur cette dérisoire petite boîte carrée au travers de quoi te parvient ma voix. Ce même regard grave que tu posais sur moi, le soir du 20 juin 1947, dans la demi-clarté d'une terrasse des Champs-Élysées, tandis que je te racontais le récent orage qui avait bouleversé ma vie. Toi, dont les seuls drames ont été la gelée blanche qui brûle les fleurs de pommier, la grêle qui déchire les raisins mûrs ou l'herbe humide qui fit un jour gonfler le ventre de la jument pommelée, que pouvais-tu comprendre à ce récit où deux êtres se déchirent parce qu'ils s'aiment, à ce mélange de tendresse, de calcul, de ferveur et de haines où achèvent de se dissoudre les vieilles passions ? Un mot, un geste, un battement de paupières me prouvait pourtant que tu devinais, que tu voyais, et que, sans que tu saches encore rien, rien pourtant de ce qui est humain ne t'était étranger.

Et, soudain, nous n'avons plus parlé que de l'avenir. Cela a commencé dans le bar cubain. En commentant une description d'un geste de la main, j'avais renversé un verre. Tu m'as dit :

— Quand vous viendrez dans mon rucher, il ne faudra pas avoir de mouvements aussi vifs ! Les abeilles aiment la mesure et la douceur.

Un peu plus tard, je t'ai dit :

— Quand à Thèbes, en Egypte, nous visiterons ensemble les tombeaux des Pharaons, je vous montrerai, dans une fresque de la XVIII[e] dynastie, une reine qui a le même profil que vous.

Tu m'as répondu :

— La Vallée des Rois me sera déjà familière. Car, si je me rappelle bien les reproductions du grand album de la bibliothèque de mon père, vous avez les mêmes lèvres que Séti I[er], le roi cruel qui vainquit les peuples de la mer.

Nous ne nous étions pourtant pas dit que nous nous aimions. Tu n'avais même pas encore posé ta joue contre la mienne. Nos mains n'avaient été l'une dans l'autre que pendant un très court instant, pendant que nous descendions la rue Fontaine depuis la place Blanche où nous avait amenés le taxi jusqu'à l'entrée de ce bar où nous étions sagement assis côte à côte, où nous n'avions même pas dansé.

Tu m'as seulement dit :

— J'étais bien certaine que je vous rencontrerais. Aujourd'hui ou dans dix ans.

Je t'ai répondu :

— Dans dix ans, votre voix me bouleversera autant qu'elle le fait aujourd'hui.

Mais nous n'avons pas prononcé le mot « amour ». Bien sûr que nous nous aimions ; cela *allait de soi.*

A 2 heures du matin, tu m'as dit : « J'ai sommeil. » Et puis, tu as pensé à là-bas. Tu as ajouté :

— Le coq va bientôt chanter. Et puis, ce seront les premières alouettes. Et puis, les vilains corbeaux, ah ! ceux-là, on les entend toute la journée, de l'aube au crépuscule, il y en a toute une nichée dans le peuplier à droite de l'entrée, les grands corbeaux freux, vous savez, ceux qui volent maladroitement, comme un morceau de velours que le vent aurait de la peine à soulever...

Je t'ai accompagnée jusqu'au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue des Saint-Pères. Nous avons pris rendez-vous pour le lendemain, ce funeste rendez-vous. Nous nous sommes embrassés, ce seul baiser...

LA SECRÉTAIRE. — Monsieur l'auteur, M[lle] Merveille vous demande au téléphone !

L'AUTEUR. — Passez-moi l'appareil. Vite... Jenny Merveille !

LA VOIX RAUQUE. — La plaisanterie a assez duré, monsieur.

L'AUTEUR. — Qui est à l'appareil ?

LA VOIX. — Jenny Merveille, monsieur, la jeune fille que vous avez rencontrée à Paris, le 20 juin dernier.

L'AUTEUR. — Ah ! oui !

LA VOIX. — Je vous demande de cesser immédiatement cette émission. Il est vrai que j'ai accepté de parler avec vous. Je le regrette assez. Quelle leçon !

L'AUTEUR. — N'est-ce pas ?

LA VOIX. — Nous avons passé la soirée ensemble. Je ne le nie pas. Est-ce une raison pour me ridiculiser maintenant aux yeux de la France entière ?

L'AUTEUR. — Aux oreilles, mademoiselle.

LA VOIX. — Vous reconnaissez vous-même qu'il ne s'est rien passé entre nous. Pas même une pression de mains. Pas le moindre flirt. Qu'est-ce qui vous a autorisé aujourd'hui à me compromettre aussi irréparablement ?

L'AUTEUR. — Irréparablement ?

LA VOIX. — J'ai des parents. J'ai des voisins. Je vais être demain la risée de tout le monde. J'ai un fiancé aussi. Qu'est-ce qu'il va penser de vos insinuations ?

L'AUTEUR. — Malheureux fiancé !

LA VOIX. — Vous êtes un mufle, monsieur. Ça ne m'étonne d'ailleurs pas. J'ai lu vos livres.

L'AUTEUR. — Vous écoutez-vous parler, mademoiselle ?

LA VOIX. — Ma seule faute a été de vous écouter.

L'AUTEUR. — J'ai dit que Jenny Merveille avait la plus belle voix du monde. Vous jacassez comme une pie.

LA VOIX. — Vous êtes un goujat. Mon fiancé ira vous fesser.

L'AUTEUR. — J'ai dit que Jenny Merveille avait une voix basse et grave, profonde comme la nuit. Je n'ai pas dit une voix enrouée ; je n'ai pas dit une voix de crécelle. Vous n'êtes pas Jenny Merveille, mademoiselle ! Va grincer ailleurs, vieille girouette !... Coupez, standardiste, coupez ! *(Déclic de l'appareil qu'on raccroche.)* Jenny Merveille ! As-tu entendu ? La chouette qui veut se faire passer pour le rossignol, la marmotte qui croit prendre la voix du lion, la rigole d'une gouttière crevée qui s'imagine qu'on va la confondre avec la tendre rumeur d'une mer paisible !

Mais cette simulatrice nous a déjà fait perdre trop de temps. Ecoute-moi bien maintenant !

Nous nous étions donné rendez-vous pour le lendemain 21 juin, à 4 heures de l'après-midi, dans un petit bar de Saint-Germain-des-Prés, tout près de ton hôtel. J'y arrivai dès 3 heures et demie. Voici que passe Hélène Marly. C'est une très vieille amie, nous nous connaissons depuis dix ans. Elle me voit. Elle vient s'asseoir un instant près de moi. C'était tout à fait naturel. Hélène Marly habite le quartier, elle vient souvent dans ce bar, j'y passe moi-même plusieurs fois par semaine, notre rencontre n'avait rien d'insolite. Je n'ai pas besoin de miracle pour me disculper.

Hélène Marly et moi, nous avons été amants. C'est vrai. Il y a de cela bien longtemps et ce ne fut, à vrai dire, important ni pour l'un ni pour l'autre. Bien sûr, il t'est difficile de comprendre qu'on puisse être amants sans s'aimer. C'est cependant fréquent à Paris. Je ne défends pas cette coutume, elle s'explique par une multitude de raisons qu'il serait trop long de développer maintenant. J'ai dit pendant des années qu'il ne fallait pas prendre l'amour au tragique. Et me voilà, à la recherche, le plus tragiquement ridicule des amants. Enfin, Hélène et moi nous fûmes de médiocres amants, mais nous sommes restés de grands amis. Nous nous racontons nos nouvelles amours, nous commentons nos prouesses, nos liens tiennent à la fois de ceux qui unissent un frère et une sœur et de ceux qui enchaînent deux vieux complices. Tu ignores, par bonheur, ce que peuvent être de telles liaisons. Elles ne manquent d'ailleurs pas de douceur. C'est la seule forme de tendresse que je connaisse.

Hélène Marly s'assoit donc près de moi. Nous parlons. Je ne lui dis rien de toi. Non par fausse délicatesse ni par mépris pour elle. Je la juge digne de toutes les confidences. Mais ce que j'éprouve depuis la veille est si singulier et si nouveau que je ne sais comment l'exprimer. Je n'ai d'ailleurs aucune difficulté à me taire. Hélène se trouvait au cœur de la plus romanesque des intrigues, elle m'en conte d'abondance les plus récentes péripéties, elle s'émeut à son récit, elle se trouble.

— Adieu, me dit-elle.

Elle se lève, je me lève pour lui dire adieu, nous nous embrassons, c'est la plus vieille et la plus fraternelle de nos habitudes que de nous embrasser au moment où nous nous quittons.

C'est à ce moment que tu es entrée dans le bar. Je tournais le dos à la porte et je ne t'ai pas vue tout de suite. Evidemment, tu as cru que tout cela était prémédité. Tu as imaginé que je voulais nous tourner en dérision, toi et moi. Ce n'était pas absurde. Ne t'avais-je pas longuement expliqué la veille combien longtemps et combien profondément j'avais été fasciné par le dérisoire ? N'avais-je pas décrit les jeux profanatoires de ma jeunesse ? Ne t'avais-je pas dit que j'avais grandi sous le signe d'*Ubu-Roi* ? N'avais-je pas intarissablement fait l'éloge de l'humour noir ?

Hélène Marly n'est plus jeune, elle porte les cheveux à la frange et elle est violemment maquillée. Tu as pensé évidemment que c'était à dessein que je m'affichais, juste au moment de ton arrivée, avec ce que, dans ton ignorance des usages parisiens, il était normal que tu prennes pour une fille du plus bas étage.

Quand je me suis retourné, tu sortais. Je n'ai fait qu'apercevoir, dans l'ouverture de la porte, ton visage qui était blanc. Je me suis précipité. Un couple qui se levait pour sortir m'a fait perdre quelques secondes. Quand je me suis trouvé dans la rue Saint-Benoît, je ne t'ai pas vue. J'ai cru que tu avais tourné l'angle du boulevard Saint-Germain. J'ai couru sur le boulevard, d'abord dans un sens, puis dans l'autre. Je ne t'ai pas vue. J'ai pensé que tu avais au contraire descendu la rue Saint-Benoît. J'y suis retourné. Je me suis jeté dans la rue de l'Abbaye, dans la rue Jacob, dans la rue Bonaparte, je n'ai pas pu te découvrir. Je suis allé à ton hôtel, tu n'y étais pas revenue. J'ai de nouveau parcouru le quartier en tous sens, je ne t'ai pas trouvée. Vers 6 heures je suis retourné à ton hôtel, tu venais de partir en emportant tes bagages, je ne t'ai jamais revue. Un *malentendu*, Jenny Merveille, rien qu'un malentendu, le plus absurde des malentendus...

LA SECRÉTAIRE. — On vous demande, monsieur l'auteur. Quelqu'un qui vient de voir Mlle Merveille.

L'AUTEUR. — Passez-moi cette personne.

LE BARMAN. — Allô ! Ici Johnny, le barman du *Miami Floride Club* à Lille.

L'AUTEUR. — Je vous écoute.

LE BARMAN. — Elle est bien bonne, votre histoire.

L'Auteur. — Je n'ai pas de temps à perdre. Vous connaissez Mlle Merveille ?

Le Barman. — Pour la connaître, on la connaît plutôt. *(Bruit de rires autour de l'appareil.)* Elle est juste sortie avant le début de votre émission. Avec un client. Elle est entraîneuse chez nous... Ça fait plutôt marrer ses copines, le château avec les abeilles, les truites, la jument pommelée et les bouquins du papa.

Bruit de rires.

L'Auteur. — Il y a sans doute plus d'une demoiselle Merveille en France.

Le Barman. — Merveille Jenny, vingt ans.

L'Auteur. — Oui.

Le Barman. — A peu près 1 m. 65.

L'Auteur. — Oui.

Le Barman. — Une belle fille...

L'Auteur. — Oui.

Le Barman. — Une belle garce ! Un notaire de Béthune vient de manger la grenouille pour lui faire plaisir... La voix plutôt basse, qui résonne comme un cuivre dans un très bon jazz ?

L'Auteur. — Oui !

Le Barman. — De grands cheveux blonds avec des reflets roux ?

L'Auteur. — Oui.

Le Barman. — Les yeux bleus qui tournent au vert quand elle se met en colère ?

L'Auteur. — Ah ! Ah ! Johnny, je vous tiens. Jenny Merveille a les yeux noirs. Jenny Merveille est une blonde aux yeux noirs. C'est une des singularités de sa très singulière beauté. Des yeux noirs ! Noirs comme votre âme. Vous êtes un imposteur, Johnny !... Coupez, mademoiselle, coupez !...

Jenny Merveille, il y a eu maldonne, il faut recommencer la partie. Tu joues quelquefois aux cartes, les dimanches après-midi d'hiver, avec la demoiselle des postes, l'institutrice et la jeune ouvrière qui a une maladie de poitrine, dans le salon dont les portes-fenêtres ouvrent sur la terrasse, au-dessus des herbages du vallon. Chacune à son tour donne les cartes. Il arrive qu'il y ait maldonne, fausse donne. Il est rare que toute une partie se déroule sans maldonne. On n'interrompt pas le jeu, on ne brûle pas les cartes, on ne s'en va pas, on ne se sépare pas *pour toujours,* à cause d'une maldonne. On dit : « Maldonne ! » On bat les cartes et on recommence.

Il y a eu maldonne, le 21 juin 1947, à 4 heures de l'après-midi, dans un petit bar de Saint-Germain-des-Prés où je t'avais donné rendez-vous et où j'étais en train d'embrasser Hélène Marly au moment où tu es entrée. Je ne prends pas la défense de ce baiser. Il relève d'un laisser-aller, d'une facilité, d'un va-comme-je-te-pousse, d'une familiarité sans réserve dont tu as certainement horreur. Mais ce n'était justement que familiarité. Je ne m'amusais pas à lancer un défi au bonheur. Je ne jouais pas le jeu absurde de tourner notre amour en dérision. Je ne te moquais pas pour mieux pouvoir me moquer moi-même. J'ai passé le temps de ces plaisirs amers. Ce n'était que maldonne. Tu ne peux pas me tenir rigueur d'une fausse donne. Maldonne ! Jenny Merveille, annulons la partie et recommençons.

Bien sûr, tu ne te serais pas enfuie aussi farouchement si je n'avais pas longuement décrit, la veille au soir, ce goût de la dérision qui fut le mal de ma jeunesse. J'y ai maintes fois pensé au cours de ces interminables mois vainement consacrés à ta recherche. J'ai trop longtemps aimé la dérision, j'ai trop chéri l'absurde. Je rencontre enfin la Merveille. Et c'est le plus dérisoire, le plus absurde des événements, un incident fortuit, une maldonne, qui m'en sépare immédiatement. On ne joue pas impunément avec l'absurde.

J'ai battu la France tout entière. Je t'ai cherchée comme les chevaliers cherchaient le saint Graal...

La Secrétaire, *on a entendu la porte s'ouvrir et ses pas s'approcher rapidement.* — Ah ! taisez-vous. Cette émission devient d'un mauvais goût.

L'Auteur. — J'ai carte blanche. Je continue.

La Secrétaire. — Écoutez-moi d'abord !

L'Auteur. — J'userai de mon droit jusqu'au bout. Je me moque du bon goût.

La Secrétaire. — C'est pire que du mauvais goût. C'est criminel. Un parent de Mlle Merveille est en bas, il vient de me parler...

L'Auteur. — Racontez, racontez...

La Secrétaire. — Pas devant le micro, j'ai de la pudeur, moi...

L'Auteur. — C'est un complot pour me voler mes dernières minutes...

La Secrétaire. — Écoutez-moi, une seconde.

L'Auteur. — Une seconde. Attends-moi, Jenny Merveille, j'ai encore tant à te dire... *(Bruits de pas qui s'éloignent. L'orchestre reprend en sourdine l'air de Jenny Merveille avec, dans le lointain, le Chanteur qui invoque son nom.)* Je continue. Jenny Merveille ! Ils veulent me faire croire que tu n'es plus. Un mal absurde t'aurait enlevée en quelques semaines. Encore des mystificateurs ! C'est incroyable à quel point la proclamation d'un grand amour peut exciter la verve des mystificateurs. Des maladroits, d'ailleurs. Même pas capables d'imaginer *juste* la couleur de tes cheveux, la nuance de tes yeux ou les inflexions de ta voix. Et ceux-ci qui prétendent avoir *assisté à tes derniers moments* (c'est bien un langage de cuistres sans cœur) et qui n'auraient même pas remarqué que tu as une petite tache de rousseur sous l'œil gauche. J'ai envie de rire.

Mes amis à moi ne sont pas de cette espèce-là. Depuis le 21 juin je leur ai tellement parlé de toi qu'ils te connaissent mieux que leurs maîtresses et t'aiment davantage. Les peintres peignent *Jenny Merveille sur le siège de sa faucheuse rouge* ou *Jenny Merveille sous les seringas en fleur.* Les sculpteurs cherchent les pierres les plus rares pour façonner *le visage de Jenny Merveille,* l'un d'eux t'a taillée dans le granit noir, comme la déesse à tête de lion du grand temple de Karnac ; c'est ma sombre Jenny, pour les jours où je n'espère plus te retrouver. Des poèmes paraissent dont les titres sont : *Jenny Merveille au rucher* ou *Si j'étais la jument pommelée de Jenny Merveille...* Des musiciens ont écrit une *Sonate à Jenny Merveille* et une *Suite en si bémol pour les dimanches de Jenny Merveille.* Madeleine Riffaud a composé une chanson pour toi. Écoute.

L'orchestre, depuis que l'auteur est revenu, n'a pas cessé de jouer en sourdine la chanson à Jenny Merveille. Maintenant le Chanteur reprend à pleine voix le refrain :

Jenny Merveille, Jenny Merveille,
Jenny Merveille, Jenny Merveille,
Jenny Merveille, Jenny Merveille,

Des fleurs ont poussé au fil de mon sang,
C'est toi l'autre soir qui les as semées ;
De grandes fleurs noires qui vont en flottant
Assiéger mon cœur, Merveille en allée.

(Au refrain)

Je viens me cogner autour de ton nom.
Ma lampe, mon phare, je me suis brûlé.
Je vais dans les rues, j'emporte ton nom ;
Sur les inconnues, je vais l'essayer.

(Au refrain)

Où es-tu, Jenny ? dans quel creux de lit
Coules-tu ce soir, mon fleuve, mon aile.
Je te reverrai : un fleuve a son lit.
On ne le perd pas comme une hirondelle.

(Au refrain)

Tu m'avais ouvert le fond de tes yeux,
Tu m'avais montré le cœur de ta main.
Souviens-toi l'étoile au doigt du milieu,
C'était mon amour. Il attend demain.

(Au refrain)

Jenny, ma merveille ! ô Jenny perdue !
Je croyais ton nom doué de magie.
La porte est fermée, je suis devenu
Ce haut-parleur fou qui ne sait qu'un cri :
Jenny Merveille, Jenny Merveille *(ter)*.

La Secrétaire. — Monsieur l'auteur, Monsieur l'auteur ! On vous réclame de toutes parts.

L'Auteur. — Combien de minutes encore ?

La Secrétaire. — Soixante-dix secondes.

L'Auteur. — Ah ! taisez-vous. Je continue. Jenny Merveille...

La Secrétaire. — Deux jeunes filles frappent à la porte, monsieur. Chacune est blonde, a les yeux noirs et une tache de rousseur sur la joue gauche. L'une et l'autre prétendent qu'elles sont Jenny Merveille !

L'Auteur. — Jenny Merveille !

La Secrétaire. — Trois jeunes filles vous demandent au téléphone, monsieur. Chacune a la voix basse et grave qui résonne comme un cuivre profond et jure qu'elle est Jenny Merveille.

L'Auteur. — Jenny Merveille !

La Secrétaire. — Que dois-je faire, monsieur ?

L'Auteur. — Ma seule Jenny, ma Merveille unique...

Le Chanteur, *crescendo*. — « Jenny Merveille, Jenny Merveille... »

Silence brutal sur le crescendo...

FIN

SUR LA PISTE DE MOLLIE

Nouvelle inédite de A. J. LIEBLING.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyrigt by 1948 A. J. LIEBLING.

A. J. LIEBLING

Le magazine hebdomadaire The New Yorker *est renommé, aux États-Unis, pour l'intelligence alerte et primesautière de ses articles et pour l'humour irrésistible de chacun de ses dessins. L'un des collaborateurs les plus réputés de ce journal est certainement A. J. Liebling. Un critique a tracé de lui un portrait fort ressemblant qui disait en substance : « Liebling est un paradoxe du journalisme américain, car il est — ou semble être — l'incarnation même de l'indolence. Alors qu'on imagine ses confrères toujours en train de courir, lui paraît, au contraire, s'abandonner à une promenade nonchalante. Avec son allure de bon vivant, sa tête ronde et chauve, son regard pétillant de malice, il est l'image de l'indifférence et de la placidité. Il écoute plus qu'il ne parle ; et, plus encore qu'il n'écoute, il absorbe... » Envoyé en Europe par le* New Yorker *en 1939, A. J. Liebling déploya, dans son nouveau métier de correspondant de guerre, les mêmes qualités d'observation bonhomme et malicieuse qu'il avait apportées à peindre « des boxeurs de deuxième catégorie, des éleveurs de poissons tropicaux, des concessionnaires de lavabos dans les boîtes de nuit, des dresseurs de phoques... » Réunis en volume après la guerre, ses articles ont constitué, au sens stendhalien du terme, l'une des meilleures « chroniques » qui soient des années 1939-1945. Le titre même de ce livre :* The Road back to Paris *(le Chemin qui ramène à Paris), indique assez que cet écrivain, si typiquement mais si finement américain, a une patrie sentimentale de prédilection : les bords de la Seine.*

La seule fois que je vis Mollie, il gisait mort au bord d'une route poussiéreuse du nord tunisien. C'était en avril 1943. Cette route, la Piste Forestière, relie le cap Serrat à Sedjanne, 20 kilomètres à l'intérieur des terres. Au printemps 1943, alors que les Alliés livraient leur dernière grande offensive en Afrique, cette misérable petite route était devenue une importante voie de ravitaillement.

Je venais de la parcourir dans une « jeep » avec Hal Boyle, de l'*Associated Press*, correspondant de guerre comme moi. Nous étions descendus de la « jeep » pour assister à l'embarquement, dans une ambulance, de quatre blessés du 60e régiment d'infanterie de la 9e division. Des soldats s'étaient groupés autour d'un cadavre et le contemplaient. Le visage de Mollie, simple soldat du 60e d'infanterie, était caché par une couverture et j'en déduisis qu'il avait été blessé à la tête. Comme il n'y avait pas de sang sur le sol, je pensais qu'on l'avait amené de la brousse jusqu'au bord de la route en attendant le convoi qui le ramasserait. Un grand sergent, au visage sévère, au nez en bec d'aigle, au cou épais et rouge, et à qui il manquait deux dents sur le devant, était debout près du corps. Je lui demandais si le mort avait fait partie de la patrouille des quatre blessés :

— Bon Dieu, non ! dit le sergent en me regardant comme si j'avais dû savoir qui était l'homme gisant sous la couverture.

» C'est Mollie. Le camarade Molotov. Le maire de Broadway. Jamais entendu parler de lui ? Bon Dieu, Mac, il a pourtant fait prisonniers, un jour, 600 Italiens à lui tout seul et les a ramenés avec lui. Il a été descendu par un tireur isolé, je suppose. Au fait, je n'en sais rien, car il était parti avec des Français. On l'a trouvé mort, là-haut, dans la montagne. Un vrai cinglé : s'en aller tout seul avec de grosses jumelles pour observer l'ennemi qui posait des mines ou bien faire l'observateur d'artillerie ou bien conduire un tank, voilà ce qu'il aimait ! Du moment qu'il avait rencontré des Français, c'était couru qu'il partirait avec eux.

— Il s'appelait vraiment Molotov ? demandai-je.

— Mais non, dit le sergent ; il s'était donné ce nom-là. La plupart du temps, les gars, le raccourcissant, en faisaient Mollie. Je ne sais même pas quel était son vrai nom. Warren, je crois. Carl Warren. Il disait qu'il était un type important de Broadway. « Vous n'avez qu'à demander dans la 44e Rue, disait-il, tout le monde me connaît. » Moi, je suis de White Plains et je n'avais jamais entendu parler de lui avant sa mobilisation.

— Il était en patrouille avec moi pour établir la liaison avec les Français, quand le régiment a fait mouvement dans cette zone-ci, reprit un gros caporal blond. A la première patrouille française qu'on a rencontrée, Mollie me dit : « C'est trop à l'arrière pour moi. Je vais grimper dans la montagne avec les Français et aller chercher des *lugers* (1) ». Il passait son temps à collectionner ce qu'il prenait aux Allemands et aux Italiens. Mais il lui manquait un *luger*. Je savais bien que, si je ne le laissais pas partir, il s'en irait tout de même et que cela ferait encore des histoires avec le commandant. Il avait toujours des histoires. Alors j'ai dit : « Ça va, mais il faut que les Français me donnent un reçu pour toi, afin de prouver que tu n'as pas déserté. » Un des soldats qui étaient avec moi savait le français ; alors il a tout expliqué et le sous-officier français m'a donné un reçu sur un morceau de papier hygiénique et Mollie est parti avec eux.

Le caporal fouilla dans une de ses poches et en sortit un bout de papier. Le sous-officier français avait écrit dessus au crayon :

Pris avec moi le soldat américain Molotov, 23 avril 43. Namin, caporal-chef (2).

— Mollie ne savait pas le français, dit le caporal américain. Mais il se débrouillait toujours très bien avec les Français. C'est rigolo quand même, je m'demande où sont passées ses grosses jumelles ? Il les avait toujours autour du cou, mais quelqu'un a dû se dire qu'elles ne pourraient plus jamais servir à un mort et les aura fauchées. Il racontait toujours qu'on ne pouvait pas trouver plus gros joueur que lui sur les champs de courses et qu'il ne se séparait jamais de ces jumelles.

Entre temps, on avait chargé les quatre blessés dans l'ambulance, qui s'éloigna. J'étais sûr qu'on pouvait écrire un bon article sur Mollie, mais il n'y avait plus moyen évidemment de l'interviewer. Le chauffeur du camion, derrière notre « jeep », faisait marcher son klaxon, de sorte que j'ai tiré Boyle par la manche. Il est monté dans la « jeep » en se retournant pour regarder Mollie ; celui-ci n'a rien dit pour retenir Boyle et nous sommes partis.

Nous roulions depuis quelques minutes à peine — lentement comme d'habitude — lorsqu'un lieutenant, sur le bord de la route, nous fit signe qu'il voulait monter. On s'arrêta en lui disant de sauter. Il nous dit qu'il s'appelait Carl Ruff. Il était de New-York et pensait que je connaissais peut-être sa femme, qui était dans la publicité, mais je ne la connaissais pas. Ruff était crevé de fatigue d'avoir déambulé dans la brousse. Je lui parlai de Mollie et Ruff me dit qu'il ne l'avait pas connu vivant, mais qu'il était le premier Américain à avoir vu son corps le matin du Vendredi Saint. Les Français l'avaient amené devant le cadavre.

---

(1) Gros pistolet allemand.
(2) En français dans le texte.

— Il gisait sur le flanc d'une colline, une décharge de fusil-mitrailleur l'ayant frappé à l'œil droit et à la poitrine. Il devait être en train de gravir la pente en rampant lorsque les Allemands ont ouvert le feu sur lui et l'ont touché à la poitrine. Quand il est tombé, l'autre balle l'aura probablement atteint à l'œil. Il est sûrement mort en moins d'une minute.

C'est un mois plus tard, à bord du *Monterey*, de la « United States War Shipping Administration », luxueux paquebot qu'on avait affecté au service de l'armée sans en avoir en rien détruit le confort, que j'ai, pour la deuxième fois, entendu parler de Molotov, le maire de Broadway. Le *Monterey* faisait route de Casablanca vers New-York. La liste des passagers comprenait quatre correspondants de guerre, sans compter moi-même, un millier de prisonniers allemands, cinq cents blessés américains et environ deux cents hommes et officiers qui étaient transférés ou en mission. C'était un des avantages de l'état de correspondant de guerre de pouvoir aller en Amérique sans être Allemand, ou blessé, ou sans avoir une veine extraordinaire comme les soldats valides qui nous accompagnaient.

Nous rentrions chez nous après une grande victoire dans la campagne d'Afrique du Nord, la première après Stalingrad remportée par les Alliés sur les Allemands dans une guerre de bientôt quatre ans. Le temps était magnifique. Le *Monterey*, qui n'était pas trop encombré et avait de larges ponts ainsi que des salons confortables, faisait penser à un bateau de croisière. Les blessés étaient heureux, à leur manière triste, de rentrer chez eux. Les prisonniers étaient contents aussi. Ils avaient l'air de prendre le voyage pour une excursion de *la Force par la joie*. Ils organisaient des représentations de music-hall, des matches de boxe et des expositions artistiques avec la coopération énergique de l'aumônier du bateau, qui trouvait admirable la gaîté chrétienne avec laquelle ils supportaient l'augmentation de leurs rations.

Deux prisonniers antinazis s'étaient présentés comme tels dès le premier jour, mais les sous-officiers allemands les avaient passés à tabac et mis à nettoyer les cabinets, ce qui avait rétabli l'ordre :

— Ça, c'est une armée où il y a vraiment de la discipline ! m'avait dit avec envie l'un des officiers américains du bord.

Les prisonniers subissaient parfois quelques mauvais traitements. Ils se sont plaints un soir que l'on eût servi de la crème glacée aux blessés et pas à eux. Une autre fois, ils estimèrent que le chirurgien du bord, un juif, n'avait pas témoigné assez de « sympathie » à un de leurs officiers, qui souffrait de crampes d'estomac.

Les infirmiers amenaient en fauteuils roulants les amputés de la jambe sur le pont pour les faire assister aux combats de boxe des Allemands. Les autres blessés suivaient, qui sur des béquilles, qui sautillant sur un pied, qui le bras en écharpe ou dans le plâtre ; ou le cou maintenu par un appareil. Ils ne réagissaient pas tous de la même manière au spectacle.

Un blessé du bras, un certain Sanderson, simple soldat, qui portait à l'épaule l'insigne de la 9e division, me dit un jour qu'il aurait bien voulu être lâché sur les prisonniers avec une mitraillette, parce que ça ne lui disait rien de les voir gambader devant ses copains amputés. Un autre blessé du bras nommé Shapiro, de la même division, tirait toujours beaucoup de plaisir du spectacle. Il m'expliqua son sentiment, un jour, après avoir regardé deux poids lourds de l'« Afrika Korps » grogner, grimacer et se taper dessus pendant deux rounds :

— Chaque fois que je les vois boxer, je comprends qu'on ne peut pas perdre la guerre. La « race des seigneurs », pouh !... n'importe quel gamin de rue pourrait les descendre.

Au cours d'une conversation ultérieure avec eux, j'appris que Shapiro et Sanderson avaient, tous deux, fait partie du 60e régiment d'infanterie, l'ancien régiment de Molotov. Ils avaient été blessés dans les combats autour de Maknassy, dans le sud de la Tunisie, au début d'avril, au premier engagement sérieux du régiment. Molotov avait été tué vers la fin avril, pendant la poussée sur Bizerte, et ce fut moi qui l'appris aux gars. Je leur demandai s'ils le connaissaient :

— Forcément ! répondit Shapiro. Il n'y aura plus jamais personne dans la division qui soit aussi populaire. D'abord on ne pouvait pas s'empêcher de le remarquer, à cause de ses vêtements. Il avait toujours l'air d'appartenir à une autre armée, avec ses chemises d'officier, de ces chemises vertes, sur mesure, à 20 dollars la pièce ; parfois il portait des bottes de cavalerie, sans compter un béret français avec une longue plume de bersaglieri qu'il avait prise à un Italien prisonnier. Plus une grande cape noire et rouge qu'il avait échangée à un prisonnier contre une boîte de conserves des « rations C ».

— Et les officiers le laissaient faire ? demandai-je.

— Pas à l'arrière, dit Shapiro, ah ! non. Mais, au combat, Mollie était irremplaçable. Le commandant de notre bataillon, le major Kauffmann, le savait. Alors il s'arrangeait avec lui. Mais il ne l'aurait jamais proposé pour le grade de caporal, Mollie n'ayant aucun sens des responsabilités. Il était, par nature, le type le plus mal embouché de l'armée (ajouta Shapiro avec respect). Il est passé en conseil de guerre vingt à trente fois, mais le commandant l'a toujours sorti d'affaire. Il avait le plus formidable équipement de la 9e division. Une toile de tente dans sa couverture. Des tapis arabes, des lampes de bronze, un lavabo pliant et au moins cinq équipements différents, dont pas un seul n'était réglementaire. Il s'arrangeait toujours pour mettre le tout sur un camion quand on faisait mouvement. Lorsqu'il plantait sa tente, on aurait dit une procession à Coney Island. J'étais avec lui quand il a touché ses premiers vêtements au « Camp Dix », en 1941. « J'ai jeté à la poubelle de la meilleure étoffe que cela »,

disait-il. Il n'aimait pas porter des tenues réglementaires. Il devait passer en conseil de guerre pour abandon de poste, alors qu'il était de garde à Fort-Bragg, mais le régiment s'embarqua pour le Maroc avant qu'on pût le juger et il se conduisit si bien au débarquement de Port-Lyautey qu'on passa l'éponge. Puis, comme il était de garde sur un dock, à Oran, l'hiver suivant, il sauta le pas une autre fois encore. Mais on nous envoya de nouveau dans la zone de combat avant de pouvoir le juger, si bien qu'il est de nouveau passé au travers. C'est un type qui avait beaucoup de chance, je ne peux pas imaginer qu'il soit mort.

— Qu'est-ce qu'il avait donc de si épatant ? demandai-je.

Sanderson, un garçon mince, au visage aigu et qui était originaire du Michigan, me répondit avec cette franchise et cet embarras d'une mère moderne qui tenterait d'expliquer la vie à ses enfants :

— Monsieur, me dit-il, ça n'a pas l'air gentil de dire ça et je ne voudrais faire de peine à personne, mais, à la guerre, presque tout le monde a peur, surtout les deux premières fois. De temps en temps, on trouve un type qui, lui, n'a pas peur. Il avance et les autres types avancent avec lui. C'est pour ça qu'il est si important. Il est probablement un peu « cinglé » et il blague les autres types et ça va mieux pour tout le monde. Généralement, les types tranquilles et résolus sont sans force devant les cinglés. Mollie était le type le plus cinglé et le plus mal embouché que j'aie jamais vu, et il n'avait peur de rien. Des gens acquièrent la bravoure par l'expérience, je crois, mais Mollie ignorait la peur dès le commencement. Ainsi, sur la route de Maknassy, le bataillon essayait un jour de prendre quelques collines et nous n'avancions pas. Il n'y avait que des Italiens devant nous, mais ils étaient bien équipés, ils étaient à couvert et nous étions à découvert.

» Mollie s'avance tout droit avec la cape et la plume au béret et dit : « Il paraît que ces Italiens » se rendraient si quelqu'un leur demandait de » se rendre. Qu'est-ce qu'ils ont besoin de se » battre, après tout ? » Alors, il traverse le champ de mines et grimpe jusqu'aux Italiens en agitant les bras et en faisant des grimaces. Au début, ils lui tirent dessus, puis ils s'arrêtent, se disant qu'il est fou. Il continue à grimper en gueulant : « *Veni qua !* », il a prétendu après que c'était comme ça que les Italiens de New-York disaient « Viens ici ». Et « Finiche la guerre », ce qui est du français. Puis, quand il arrive aux Italiens, il découvre un soldat qui avait été coiffeur à l'Astoria (1), mais qui, pendant des vacances qu'il avait passées chez lui, avait été mobilisé dans l'armée italienne. Alors, le coiffeur lui a servi d'interprète et les Italiens ont dit : « Bien » sûr, on veut bien se rendre ! » Et Mollie s'est ramené dans nos lignes avec 568 prisonniers. Il s'était accroché à la ceinture une dizaine d'armes automatiques italiennes et à l'épaule 15 paires de jumelles au moins. Si bien qu'au lieu d'être arrêtés nous avons pris la position et nettoyé l'ennemi. Ça a été excellent pour le moral du bataillon. La fois suivante, quand on est monté au combat, on s'est dit : « Tout ce que ces types- » là veulent, c'est d'en sortir facilement. »

» Alors, on a grimpé et ils ont fichu le camp. Un soldat discipliné n'aurait jamais fait ce qu'a fait Mollie. C'était un type pas ordinaire. Il a donné confiance au bataillon et le bataillon a donné confiance au régiment parce que les autres bataillons se sont dit : « Si le second bataillon » peut faire tant de prisonniers, nous aussi. » Et le 39e et le 47e régiment se sont probablement dit : « Si le 60e gagne tous ces combats, on peut en » faire autant. » Si bien que c'est pour ainsi dire Mollie qui faisait marcher la division. »

Je me suis aperçu plus tard que Sanderson avait plus que simplifié l'histoire, mais qu'elle était vraie quant à l'essentiel et que la légende en persiste dans la 9e division.

— Quel genre de type c'était, ce Mollie ? demandais-je.

— Il était assez beau garçon, dit Shapiro. De taille moyenne, dans les 80 kilos, avec de longs cheveux bouclés. On ne pouvait presque jamais arriver à lui faire couper ses cheveux. Un jour que c'était vraiment exagéré, le commandant Kauffmann l'a pris par la main en lui disant : « Viens avec moi, on va se faire couper les cheveux ensemble. » Alors il l'a fait s'asseoir et l'a tenu tranquille pendant que le coiffeur leur faisait une coupe à tous deux. Tout ce que portait Mollie devait être au poil. Je me souviens qu'après la reddition française à Port-Lyautey un groupe d'officiers français avait donné une réception et invité des officiers du bataillon. Et quand les officiers arrivèrent, ils découvrirent Mollie que les Français étaient tous en train de saluer et à qui ils faisaient des politesses. Il était tellement bien nippé qu'ils l'avaient pris pour un officier — lui aussi — peut-être bien pour un colonel.

Un autre gars grièvement blessé, qui était dans un fauteuil, nous entendit parler de Mollie et roula son siège jusqu'à nous.

— Moi, je me souviendrai toujours de ses jumelles. Mollie les avait déjà le premier jour du débarquement sur la plage du Maroc. Il disait à des types qu'il les avait prises à un général français et à d'autres qu'il les avait apportées de New-York. Il racontait qu'il ne pouvait se passer de ces jumelles pour aller aux courses. Il aurait fallu l'attacher quand il est arrivé au Maroc et qu'il s'est aperçu qu'il n'y avait pas de pari mutuel américain. « Alors, on peut pas envoyer un pari par télégramme, ici ! » dit-il. Puis il s'est mis à hurler : « Quelle sale combine ! ». C'est ça qu'il disait tout le temps : « Quelle sale combine ». Il était toujours à râler à propos de quelque chose. Il était toujours à sortir seul avec ses jumelles pour faire des reconnaissances, trouver l'ennemi et donner le tuyau au commandant Kauffmann. Il était curieux comme un singe. Il avait toujours beaucoup d'argent, mais il ne disait jamais d'où il lui venait. Il laissait sim-

(1) Le Waldorf Astoria, l'un des plus grands hôtels de New-York.

plement entendre qu'il était un type important, peut-être bien dans un « racket » (1) quelconque. Quand nous étions au camp de Fort-Bragg, lui et un autre type, un sergent, avaient une grosse Buick, juste à la porte du camp, et ils allaient faire des tours dans la campagne. Ils ramenaient toujours des trucs épatants.

— Il ne misait jamais moins de 50 dollars quand il jouait aux dés, dit Shapiro, et il ne couchait jamais avec une femme qui ne fût pas, au moins, actrice.

Et Shapiro disait ça comme s'il avait dit :

— Il ne saluait jamais personne qui ne fût au moins général de brigade !

Pendant le reste du voyage, j'en entendis davantage encore sur Mollie. Je ne découvris personne cependant qui fût sûr de son vrai nom. Dans l'ensemble, on pensait que c'était quelque chose comme Carl Warren.

— Mais il n'était pas de famille américaine ou irlandaise, dit Sanderson, un jour qu'on discutait la chose. Il me faisait plutôt l'air d'être d'origine allemande.

Un autre gars dit que Mollie avait prétendu être d'origine russe. Sanderson était sûr, lui, que Molotov n'était pas Russe.

— Quelqu'un a dû le baptiser comme cela, parce que c'était un *rouge*, je suppose, dit-il. Il gueulait toujours qu'on le tenait à l'œil.

— Il avait dans sa tente, au Maroc, une grande carte du front de l'Est, dit un autre soldat, et chaque fois que les Russes avançaient il déplaçait les épingles et criait : « Hein, camarade, qu'est-ce que tu dis de cela ? »

Un gars se rappela que Mollie avait gagné 1.500 dollars aux dés à Fort-Bragg :

— Il les a gardés à peu près trois jours, puis les a perdus en jouant avec un civil. Quand il s'était fait nettoyer au jeu, il n'empruntait jamais un radis pour continuer. Il plaquait tout. Mais quand il jouait, la fois suivante, il avait toujours de l'argent plein les poches. Juste après notre débarquement au Maroc, il était plein aux as encore plus que d'habitude, et il raconta à deux types qu'il avait escaladé le mur d'une vieille forteresse que les Français venaient d'abandonner et que, dans un bureau, il avait trouvé une serviette qui contenait 50.000 francs. Alors, il engagea douze Arabes pour lui faire la cuisine, la lessive et la vaisselle.

— J'ai été mobilisé en même temps que lui, dit un jeune manchot. Lui et moi, et tous les autres, on a marché jusqu'à la gare de Pennsylvania pour prendre le train. C'était en janvier 1941 ! ajouta-t-il, comme si cela se rapportait à un événement préhistorique. Il portait un veston croisé bleu et une chemise sport bleu marine ouverte, des pantalons de flanelle grise et un pardessus en poils de chameau. Il nous emmena dans un restaurant de la 34e rue pour nous faire manger et Mollie se mit à offrir des bocks à tout le monde : « Allez, camarades, disait-il, quand il n'y en a plus, il y en a encore ». Puis il a fait chanter tout le monde dans le train, et le long du chemin jusqu'au « Camp Dix ». Mais, dès son arrivée, lorsqu'on lui enleva ses belles nippes, il fut dégoûté : « Quelle sale combine ! » disait-il. Il était toujours de corvée, mais il payait un autre type pour les faire à sa place. La seule chose dont il était capable, à part se battre, c'était d'être ordonnance du mess des officiers. Je l'ai vu porter trois séries de plats sur chaque bras.

Lorsque je leur eus appris comment Mollie avait été tué, Shapiro dit : « C'est exactement ce qu'on pouvait attendre de lui. Il n'aimait jamais rester avec son unité ; à peine si on pouvait dire à quel bataillon il appartenait. »

Je ne devais connaître la version officielle des hauts faits de Mollie dans l'affaire des 600 Italiens que l'été suivant, lorsque je retrouvai le 2e bataillon du 60e régiment d'infanterie, près de Marigny, en Normandie. Le protecteur de Mollie, le commandant Michel S. Kauffmann, entre temps devenu lieutenant-colonel, commandait toujours l'unité :

— Mollie ne les a pas pris à lui tout seul, dit Kauffmann, mais c'est lui qui les a fait prendre. Il est exact qu'ils étaient bien dans les 600. Le bataillon se servit du fait pour une brochure d'entraînement ronéotypée ; il estimait qu'il y avait, dans cet épisode, des points instructifs. Je vais vous en trouver un exemplaire.

La brochure qu'il me donna porte un titre un peu ambitieux : *La bataille de Sened, 23 mars 1943, G. Co. Attaque à l'aube du 60e régiment d'infanterie sur Sened, Tunisie.*

Le Sened en question était un petit village sur les hauteurs du Djebel, à 2 kilomètres au sud de la gare proprement dite de Sened. Je me souviens bien de ce pays : une plaine nue, où l'on rencontre, de loin en loin, une petite touffe d'herbe et qui est dominée par des rochers rouges et dénudés. Les Américains s'y étaient battus plusieurs fois. J'avais assisté à la prise de la gare par un autre régiment au début de février 1943, mais elle avait été perdue puis reprise entre cette date et le 24 mars.

Sur la première page de la brochure, on voyait une carte montrant la position italienne sur deux collines séparées par une gorge étroite. Et la position de départ des Américains, sur deux collines beaucoup plus petites, à 2 kilomètres au nord. Puis il y avait une liste des « leçons à tirer de ce combat », dans le genre de celles-ci :

« Une force minime mais combative peut démolir une force plus grande par une action résolue... Des individus, des soldats pleins d'initiative, de combativité et de courage peuvent avoir une influence sur une grande bataille... La confusion est une chose normale dans une bataille. » (Je me suis souvent dit, depuis, que ce dernier point ferait un bon titre pour un livre de guerre.)

La brochure expliquait ensuite comment des

(1) Ce mot intraduisible et d'ailleurs entré dans notre langue désigne toute forme de chantage, d'escroquerie... organisée.

Une après-midi, ils sont descendus au sous-sol se battre pendant deux heures... (page 32).

forces italiennes estimées de 30 à 3.000 hommes, suivant les différentes personnes interrogées avant le combat par S-2 (« Interrogez les civils, disait encore la brochure, ne vous fiez pas à une seule estimation de la force ennemie, pesez toutes les informations d'après la valeur de leur source »), s'étaient réfugiées dans le village de Sened. La compagnie G, forte d'environ 150 hommes, avait reçu l'ordre de nettoyer les Italiens. La 1re division blindée fournissait le soutien d'artillerie : quelques canons. En fait, le lieutenant-colonel MacPherson, commandant un bataillon d'artillerie, était le plus haut gradé dans l'engagement. Cet officier, faisant lui-même son observation, avait examiné la situation, et, à 4 heures de l'après-midi, le 22 mars, avait donné au premier peloton de la compagnie l'ordre d'attaquer. Il devint très rapidement évident, d'après le feu de l'adversaire, que l'estimation la plus optimiste des forces ennemies était absolument inexacte et qu'il y avait au moins plusieurs centaines d'Italiens sur les deux collines. Alors, continue textuellement la brochure :

« *Le simple soldat Molotov* (ses officiers même, on le voit, avaient depuis longtemps oublié son nom civil) *rampe jusqu'à la position ennemie, avec le caporal de Marco, tous deux volontaires, et organisent une entrevue pour la reddition. L'officier ennemi refuse de se rendre et le tir continue. Mais les soldats commencent à jeter leurs armes. A la nuit, le premier peloton revint à la gare de Sened avec 147 prisonniers, y compris trois officiers.* »

— De Marco était un ami de Molotov, me dit le colonel Kauffmann. C'est Mollie qui eut l'idée de joindre la position ennemie et de Marco qui fit l'interprète. Il devait avoir la langue fameusement déliée puisque tous ces Italiens sont revenus avec eux.

— *La compagnie G*, continue la brochure, *attaque de nouveau à l'aube avec le 1er et le 3e peloton. L'entrée du village est une gorge étroite et profonde entre deux longues chaînes de collines. Le village se trouve dans le prolongement de la gorge, entouré de tous les côtés par des djebels de 350 à 700 mètres comme l'indique le croquis.* (La route du repli éventuel de l'ennemi avait servi aux anciens Romains de parcs pour les animaux sauvages destinés aux jeux de cirque.) *Les approches de l'entrée de la gorge sont formées de terrasses bien cachées par un grand bosquet d'oliviers ; cinq ou six canons de campagne, dissimulés dans le bosquet, avaient été démolis par le bombardement d'artillerie du jour précédent.* »

La brochure ne le disait pas, mais, jadis, les oliviers avaient couvert toute la plaine. Il n'y pousse plus aujourd'hui que des touffes d'herbe, mais, au temps de l'empire romain, elle était soigneusement irriguée. Les animaux sauvages pour les combats de cirque étaient destinés aux arènes d'une magnifique ville en pierres de taille : Capsa, devenue plus tard la ville arabe de Gafsa, bâtie de torchis, et qui se trouve à 15 kilomètres de Sened.

« *La compagnie attaque suivant le croquis,* continue la brochure, *le 3e peloton escalade une pente rocheuse extrêmement abrupte sur la droite, et le 1er peloton* (celui de Molotov) *sur la gauche. Les mitrailleuses légères et les mortiers suivent par bonds progressifs. Les grenadiers avancent sur le front avec mission de faire sortir l'ennemi des nombreuses cavernes où il a établi des positions de défense. Le peloton de gauche, commandé par le sergent Vernon Mugerditchian, avance lentement en terrain découvert et finalement s'immobilise. Molotov s'en détache seul, se tenant au niveau du peloton de droite qui avance plus vite, et donne en criant des indications au lieutenant MacPherson pour le feu d'artillerie.* »

Les feux combinés de l'artillerie et de l'infanterie eurent raison des Italiens. La brochure dit, en conclusion :

« *Le capitaine italien fait sortir des montagnes une colonne de prisonniers, qui porte le chiffre total à 537, y compris les officiers. Le butin comprend deux grands camions, trois petits camions, plusieurs motocyclettes, deux cents revolvers, des mitrailleuses, des fusils et des munitions.* »

— Mollie aimait marcher en tête et avoir l'impression de commander, dit le colonel Kauffmann. On le proposa pour la « Distinguished Service Cross », mais elle lui fut refusée. Alors, on lui fit obtenir l'« Etoile d'Argent », mais il se fit tuer avant d'en être avisé. C'était un fameux soldat. Lui et un autre type devaient passer en conseil de guerre pour avoir quitté leur poste de garde sur les docks d'Oran, mais on engagea la bataille avant d'avoir pu réunir la cour martiale. L'autre type est passé en jugement après la fin de la campagne et a récolté cinq ans.

Les officiers du bataillon et ceux de l'état-major de la division savaient que je me proposais, un de ces jours, d'écrire une histoire sur Mollie. Chaque fois que j'en rencontrais un dans une auberge de village ou dans un état-major de corps d'armée ou d'armée ou sur une route poussiéreuse derrière le front, pendant notre dernière campagne, avant la capitulation allemande, ils me demandaient quand j'allais parler de Mollie. Je le fais maintenant.

MÊME pendant mon bref séjour aux Etats-Unis, cet été 1943, je continuai de m'intéresser de temps en temps à Mollie, bien que la Piste Forestière me semblât curieusement irréelle, surtout lorsque j'eus passé une quinzaine de jours dans la 5e Avenue. J'avais demandé à l'un de mes camarades du *Times* de vérifier les listes de pertes et de voir si la mort d'un soldat dont le nom ressemblait à Carl Warren y figurait ; je savais que ces listes donnaient les adresses des proches et j'espérais ainsi découvrir d'autres détails sur Mollie. Le copain du *Times* ne découvrit aucun nom qui ressemblât à celui que je recherchais, mais il m'apprit, par contre, qu'il s'écoulait souvent un long intervalle de temps entre le décès et la publication. Je me mis donc à parcourir mécaniquement les nouvelles listes à mesure qu'elles paraissaient, m'arrêtant en parti-

culier aux « W ». Un jour, je lus ainsi dans la liste des morts : « Karl C. Warner ; sa sœur, Mrs. Ulidjak, 230 Est, 80e rue, Manhattan. » Le rapprochement de quelque chose comme « Warren » avec le nom d'une sœur qui me semblait russe ou ukrainien me fit soupçonner que Warner était Molotov. Je sus par la suite que je ne m'étais pas trompé.

Deux jours plus tard, je m'en fus dans le haut de la ville à la recherche de Mrs. Ulidjak. Le numéro 230 se trouve entre la 2e et la 3e avenue, dans un « bloc » que domine l'énorme masse de la compagnie du Garde-Meubles de Manhattan, à l'angle de la 80e rue. On trouvait également dans ce « bloc » une école primaire en briques rouges, ainsi qu'une vieille église baptiste peinte en jaune ; des enfants jouaient à la balle dans la rue et une bannière ornée d'un certain nombre d'étoiles était suspendue à une corde au-dessus de la chaussée. Le numéro 230 est ce que l'on persiste à appeler un « immeuble de la nouvelle loi », bien que la loi régissant ce type de constructions date de cinquante ans : six étages d'appartements bâtis autour de puits d'aération. Ulidjak était l'un des noms inscrits sur des boîtes aux lettres, dans le vestibule. J'appuyai sur le bouton, à côté du nom. Ayant entendu sur-le-champ le bourdonnement de réponse, je montai. Une femme mince et pâle, au long visage osseux, aux cheveux blonds et plats attachés en chignon, vint m'ouvrir. Elle ne paraissait pas avoir trente ans et portait des lunettes à monture d'argent. J'avais devant moi Mrs. Ulidjak, la sœur du soldat Warner. Son mari était mobilisé dans la marine marchande. Elle ne manifesta aucune surprise lorsque je lui révélai que j'étais correspondant de guerre. Tous les Américains s'attendent à être interviewés un jour ou l'autre. Le ministère de la Guerre avait appris à Mrs. Ulidjak la mort de son frère une semaine plus tôt ; mais elle ne savait comment ni où cela s'était passé. Elle dit : « Oui, il était bien dans le 60e d'infanterie », et je sus ainsi que Warner était bien Mollie.

— Il se battait contre les Japonais ? me demanda-t-elle.

Quand je lui dis non, elle parut un peu désappointée.

— Et vous étiez là ? reprit-elle.

Je dis que j'y étais. Alors, en essayant apparemment de m'imaginer en tenue de guerre, elle me demanda :

— Est-ce que vous portiez un casque comme Ernie Pyle ? Mon Dieu, ça doit être lourd ! Ça ne vous fait pas trop mal à la tête ?

Lorsque je l'eus rassurée sur ce point, elle m'emmena dans un petit salon dont la fenêtre ouvrait sur une sombre prise d'air. Un jeune homme et une jeune femme, des voisins, se trouvaient dans la pièce, mais ils se réfugièrent dans la cuisine à côté, apparemment pour n'être pas obligés d'afficher un visage solennel.

— Est-ce que vous vous appeliez aussi Warner, avant votre mariage ? demandai-je à Mrs. Ulidjak.

— Non, dit-elle ; Karl et moi nous appelions Pétuskia — c'est un nom russe — mais il prit le nom de Warner quand il arriva à New-York parce qu'il trouvait que ça faisait plus chic. Nous venions d'un petit patelin, Cokesburg, dans la Pennsylvanie de l'ouest. Il ne nous rendait presque jamais visite. Il avait ses amis à lui.

— Est-ce qu'il est allé à l'école secondaire à Cokesburg ? demandai-je.

Mrs. Ulidjak parut trouver l'idée amusante.

— Non, à l'école primaire tout simplement, dit-elle. Il travaillait dans les mines de charbon avant qu'on vînt à New-York. Mais il a toujours aimé s'habiller bien. Demandez-le donc aux flics autour du Mall, à Central Park. Le « Frisé » qu'ils l'appelaient, ou le « Blond ». C'était presque un homme à femmes.

Alors, je lui posai la question qui avait intrigué les amis de Mollie à l'armée :

— Qu'est-ce qu'il faisait avant d'être mobilisé ?

— Il était barman chez Jimmy Kelly, la boîte de nuit dans le Village, (1) dit Mrs. Ulidjak.

Elle m'apprit alors que le prénom de son frère était vraiment Karl et qu'il avait vingt-six ans au moment de sa mort, bien qu'il eût l'air de quelques années plus jeune. Ses parents étaient morts. Ils ne lui avaient jamais dit, pour autant qu'elle s'en souvînt, de quelle partie de la Russie ils venaient. Quand je dis que Mollie avait été un héros, ça lui fit plaisir, et elle ajouta qu'il avait toujours eu un culot infernal. Elle rappela dans le salon les jeunes voisins, qui semblaient d'origine italienne, et me fit répéter l'histoire de Mollie et des 600 Italiens (je ne connaissais pas encore la version officielle de son exploit, et, naturellement, je lui en attribuais tout le mérite).

— Six cents macaronis ! s'écria gaîment Mrs. Ulidjak.

Elle s'amusa bien aussi avec les histoires de Mollie qui se disait un « type important ». Elle me montra une grande photographie, qui avait dû coûter cher, sur laquelle on le voyait prêt à taper sur une balle de golf. Il portait des pantalons de golf clairs, des bas blancs et de ces grosses chaussures avec une languette découpée, et il souriait largement de tout son visage, ce qui montrait bien qu'il ne s'apprêtait pas à taper sur la balle, mais qu'il posait. Il avait une figure large et ronde, des pommettes hautes, des dents blanches et carrées, et les cheveux, dont on m'avait si souvent parlé, avaient bien l'air de mesurer 8 centimètres au moins.

— Il vivait dans une chambre au 456 Ouest de la 44e rue. Un petit tailleur juif du voisinage lui faisait toutes ces jolies choses, spécialement pour lui, dit-elle avec admiration.

Elle ne l'avait jamais entendu appeler Molotov.

Je me rendis 44e rue Ouest, quelques jours plus tard. Le bloc 400, entre la 9e et la 10e avenue, avait l'air encore plus sinistre que celui où vivaient les Ulidjak. Dans l'ensemble il comprend des magasins où l'on vend ces objets bon marché utilisés pour les primes, ou des fournitures

(1) Il s'agit de « Greenwich Village », quartier de New-York qui est, à cette ville, ce qu'un certain Montparnasse de peintres et de bohèmes a longtemps été à Paris.

pour garçons de restaurant, puis des appartements meublés habités par des serveurs et des cuisiniers. Un simple regard au 456 vous confirmait que, si Mollie dépensait une part exagérée de ses gains en vêtements, il ne gaspillait rien pour se loger. Personne ne s'y souvenait de Mollie. Les locataires et le concierge n'étaient pas là de son temps. Je ne parvins pas à retrouver le petit tailleur. Mais, sur le côté nord de la 44e rue, près de la 9e Avenue, je vis l'immeuble occupé par les bureaux des Warner Brother's ; c'était ça, j'en eus la certitude, qui avait donné à Mollie l'idée de se faire appeler Warner.

Le même soir, je m'en fus chez Jimmy Kelly, dans Sullivan Street. Le Kelly's est ce genre de boîtes qui ne changent jamais beaucoup avec les années mais dont on ne se rappelle jamais rien, à moins d'y avoir eu une bagarre. J'y avais passé plusieurs soirées avant de partir pour l'Europe, en 1941, mais je ne parvenais même pas à me rappeler la figure du barman. Le Kelly's possédait toujours un parquet de danse un petit peu plus grand que deux serviettes de table, il y avait toujours un numéro avec des filles jeunes et quelquefois jolies, imitant les danseuses plus célèbres des boîtes de nuit des quartiers chic, et il y avait aussi un maître de cérémonies qui faisait des plaisanteries si usées qu'elles avaient certainement dû servir dans les comédies musicales de Hollywood. L'homme qui se trouvait derrière le bar, cette nuit-là, me dit qu'il était là depuis plusieurs années, mais que son prédécesseur, qu'il avait bien connu, ne s'appelait pas Molotov. Il n'avait jamais entendu parler, au Kelly's, d'un barman nommé Molotov ou Warner ou Mollie ou Karl. Après deux whiskies je racontai l'histoire et il se demanda si le type dont je parlais n'avait pas été « commis ». La description semblait coïncider avec celle d'un gars qui avait travaillé là. « On l'appelait tous le « Frisé », dit-il. Mais Ray, le garçon qui est délégué du syndicat, se rappellera peut-être son prénom. »

Ray était un homme au visage studieux, avec un front haut et étroit, et des lunettes à monture d'écaille.

— Oui, le nom du « Frisé » était bien Karl C. Warner, dit-il, après qu'on l'eût mis au courant. Je m'en souviens à cause de sa carte syndicale. C'est un type qui défendait toujours les copains. Les garçons et les filles de salle de la section locale n° 1 l'envoyèrent ici l'été 1940 et il resta jusqu'à la fin de l'automne suivant. Il ne pouvait garder quelque chose sur l'estomac, mais il travaillait dur et il était costaud : il portait jusqu'à trois séries de plats sur chaque bras. Les commis ont beaucoup à faire dans un endroit comme ici, aux heures d'affluence. Débarrasser les tables, mettre les couverts pour les nouveaux arrivants, apporter les commandes aux garçons. Et un commis idiot peut rendre la vie infernale à ceux-ci. On avait dans ce temps-là un autre gars, un Irlandais, qui chinait le « Frisé » sur ses belles nippes, et une après-midi ils sont descendus au sous-sol se battre pendant deux heures. Aucun n'a gagné. Ils se sont battus jusqu'à ce qu'ils en aient marre et ils se sont arrêtés. Pour un commis, le « Frisé » s'intéressait à des tas de choses, continua Ray. Quand il n'y avait pas foule, il s'arrêtait quelquefois à la table d'un client, surtout s'il avait l'air d'un homme important, et il bavardait avec lui cinq ou dix minutes. Ça n'avait pas l'air d'ennuyer le client. Il se faisait bien voir. Il était curieux de tout.

Les histoires de l'armée sur la richesse de Mollie firent bien rire Ray et le barman.

— Il venait ici de temps en temps, la première année où il était soldat, dit Ray, et il nous empruntait toujours 10 ou 20 dollars ; on les lui prêtait parce qu'on l'aimait bien, mais on ne s'attendait pas à ce qu'il les rendît.

» Les commis, chez Kelly, ne touchent qu'un salaire de base, m'apprit encore Ray. Juste de quoi payer leur blanchissage, mais les garçons s'arrangent pour leur donner un pourcentage sur les pourboires.

» Je pense que le « Frisé » se faisait environ 40 dollars par semaine. S'il voulait gagner davantage, il pouvait faire des extra ailleurs, à l'heure du déjeuner, mais je n'en ai jamais rien su. Il est probable qu'un tailleur dans le genre du sien lui faisait ses complets avec trois quarts de réduction sur le prix. A quoi d'autre pouvait-il dépenser son argent ? Le soir, sa vie était ici. Il nous disait qu'il travaillait à *El Moroco*, mais on lui disait : « Qu'est-ce que ça fait comme diffé-» rence ? Les assiettes sales, c'est pareil partout ! »

Au siège du syndicat, au 12e étage d'un immeuble de la 48e rue Ouest, on se souvenait bien de Mollie aussi. Une jeune femme boulotte, à la mine sérieuse, me dit au secrétariat :

— Warner a toujours été un dissident. Il parlait à tous les meetings, mais il était toujours contre. Tout le monde l'aimait cependant. Il a cessé de payer ses cotisations quelques mois avant d'être mobilisé ; mais à Noël 1941 il est venu déclarer qu'il avait entendu dire que les mobilisés du syndicat recevaient un cadeau de la section ; alors, qu'il en voulait un aussi. Naturellement, on le lui a donné. Ça va intéresser le secrétaire de savoir qu'il est mort.

La jeune femme alla chercher le secrétaire, un homme rond au teint olivâtre qui travaillait dans une pièce voisine. Elle lui dit :

— Vous vous souvenez de Karl Warner, le gars blond aux cheveux frisés ? Il a été tué en Afrique. C'était un héros.

— Vraiment ? dit le secrétaire. Eh bien, il faut mettre tout de suite une étoile de papier doré sur le drapeau de la salle de réunion et afficher une note. C'est le premier membre de la section n° 1 qui soit mort à la guerre.

Je me dis alors que Mollie aurait été bien content d'avoir regagné enfin la considération de son syndicat sans même avoir payé ses cotisations. Puis je me dis qu'il aurait été encore plus content dans le Mall, à Central Park, l'été, s'il avait pu y promener son ruban de l'« Etoile d'argent » et tout un tas de trophées ennemis. Je pensais aussi combien la Piste Forestière était loin de la cuisine du Kelly's...

(Traduit de l'américain par George Adam.)

(Suite de la page 2 couverture.)

bueront à dessiner la figure du Président telle qu'elle apparaîtra finalement aux yeux de l'Histoire. A ce point de vue, le *Roosevelt* de Frances Perkins (Ed. le Livre du Jour) constitue un témoignage infiniment précieux.

On sait que Frances Perkins, appelée au cabinet de Roosevelt en 1933 en qualité de Ministre du Travail, quitta ce poste en 1945 seulement. Pendant douze ans, elle vécut donc dans l'intimité politique et personnelle du Président des U. S. A. qu'elle connaissait d'ailleurs depuis 1910, l'ayant rencontré alors qu'elle était une sorte d'assistante sociale frais émoulue de l'Université et lui, un jeune homme riche et séduisant, héritier d'un nom déjà célèbre qui faisait des débuts modestes dans la vie civique de son pays.

Ses souvenirs sur Roosevelt ne forment pas une biographie à proprement parler, Frances Perkins n'évoquant jamais que des épisodes dont elle a été témoin et ne se livrant guère, sur la personne de son « héros », à ces reconstitutions plus ou moins exactes dont ce genre de livres est friand. A la mode américaine, c'est plutôt une série de « prises de vues » dans l'éclairage et l'interprétation desquelles intervient forcément la personnalité de l'auteur. Mais le portrait qui se dessine ainsi n'en acquiert que plus de signification : c'est l'homme, bien plus que le chef, qui se dresse peu à peu devant nous. On en trouverait difficilement de plus sympathique, d'autant que le livre de Frances Perkins se lit d'une traite, comme une « histoire » dont on ne connaîtrait pas encore, hélas ! la conclusion.

Lorsque parut, il y a deux ans, le premier livre d'Albert Cossery : *Les Hommes oubliés de Dieu* (Charlot, édit.), la critique littéraire, par des éloges unanimes, salua ce petit recueil de nouvelles. Il montrait, en effet, des qualités bien rarement réunies chez un débutant : une grande fermeté de ton ; une langue souple et poétique qui ne cessait jamais, pourtant, de rester soumise à son sujet ; des personnages à la fois neufs par leur pittoresque (il s'agissait des miséreux de la banlieue du Caire) et en même temps profondément humains. Chacun de ces récits montrait aussi la volonté de l'auteur de ne pas en rester à la lettre d'aventures inventées ou reconstituées, mais de s'en servir comme symboles spirituels.

La confiance que l'on faisait alors au talent prometteur d'Albert Cossery ne devait pas tarder à se justifier pleinement. On en a une nouvelle preuve avec le roman qu'il publie aujourd'hui : *Les Fainéants dans la Vallée fertile* (Domat, édit.). Certes, ce livre ne manquera pas de dérouter, peut-être, certains lecteurs par ce qui semblera, d'abord, être la gratuité de son thème. Je ne doute pas qu'ils ne finissent par se laisser prendre au charme trouble de ce récit dont on se demande toujours s'il parviendra jusqu'au bout à se maintenir à mi-chemin du rêve et de la réalité, comme il le fait avec un bonheur constant.

Les « fainéants », ce sont les membres d'une famille des faubourgs du Caire qui, pour échapper à un univers considéré comme monstrueux, se réfugient dans le sommeil. Et non pas au figuré, mais au propre. Ils ont juste assez de ressources pour que le pain quotidien leur soit assuré, et c'est à grand-peine qu'on parvient à leur faire quitter le lit pour descendre prendre leurs repas. Souvent même, Galal, l'un des fils du vieil Hafez, n'y consent pas. Seul, son frère Serag rêve de s'arracher à cet enlisement et de s'enfuir en ville pour y chercher... du travail, honte suprême de l'existence et fin inconcevable pour Hafez et ses enfants. Il échouera d'ailleurs dans la tentative qu'il fera avec Hoda, la jeune servante. La maison à peine quittée, ils se sentiront vite terrassés par le sommeil. *« Puis, ils se serrèrent l'un contre l'autre,* conclut l'auteur qui n'a pas accordé à ses héros d'aller plus loin qu'un fossé au bord de la route, *et s'endormirent, indifférents au labeur forcené des hommes, sous le lent regard des étoiles paresseuses... »*

On comprend tout de suite qu'un sujet comme celui-là participe du même caractère que les histoires inventées par Swift : elles sont profondément enracinées dans la réalité, mais leur force principale réside dans le symbole qu'elles recouvrent. Il n'est pas nécessaire d'avoir voyagé jusqu'en Egypte pour comprendre que certaines descriptions de paysages, certains traits des personnages doivent correspondre à une authentique réalité. Mais on s'en rend compte assez vite : l'auteur vise plus haut que les effets d'un réalisme étroit et l'histoire qu'il nous raconte se veut symbolique, chargée de sens en filigrane.

Peut-on vraiment, dans les tentatives avortées de la famille Hafez ou dans leur soumission joyeuse à une dégradation humaine, reconnaître le symbole d'une « certaine classe mourante » de la société actuelle ? Je crains, pour ma part, que l'on n'y parvienne pas toujours. L'auteur semble souvent méconnaître un des principes essentiels de la création romanesque : plus on croit à des personnages créés par les artifices de l'art, moins on se sent porté à leur prêter une signification morale. A moins que ces deux exigences, assez contradictoires, se trouvent satisfaites par le miracle du génie créateur, comme on le voit avec le monde inventé par Dostoïewsky. Albert Cossery n'a pas encore atteint à cet équilibre. Mais le seul fait que ses livres évoquent de tels exemples prouve déjà que le crédit qu'on leur porte n'est pas injustifié.

La *Suite Montagnarde*, de Jean Proal (Denoël, édit.), ce n'est rien, avoue l'auteur, qu'un « recueil de nouvelles », des pages « sans lien apparent autre que l'amour » de son pays. Et l'on trouve de tout dans ce livre, en effet : de courts récits ordonnés suivant la technique chère aux magazines, une pièce radiophonique en un acte dans laquelle « le chalet » ou « la neige » jouent un rôle de premier plan et même les meilleurs passages d'un livre de nature sur la truite et le chamois que Jean Proal a publié par ailleurs.

Le lecteur ne peut que rester sur sa faim. Tout le talent de Jean Proal, qui s'était volontiers contenté jusqu'à présent de l'exploitation d'un seul thème : la montagne et ses hommes, ne trouve pas dans ces esquisses de cadre à sa mesure. Il faut donc prendre cette « suite » pour ce qu'elle est : un livre qui vous donne envie de mieux connaître son auteur — si vous ne l'avez guère fréquenté — ou l'album de croquis que l'on feuillette avec sympathie — si son ambition se borne à mieux éclairer une œuvre que l'on aime déjà.

En marge du cinéma et de la littérature, à cheval parfois sur le mur qui sépare ces deux arts, il faudra faire place un jour à ces écrits dont on ne sait plus, finalement, ce qui les a inspirés. Scénarios ou « films racontés » doivent se soumettre, les uns et les autres, à des contingences originelles qui déterminent leur forme et jusqu'à leur mode d'expression. Il est indéniable, cependant, qu'ils sont appelés à jouer un rôle, si petit soit-il, dans l'évolution des genres.

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

Ces réflexions viennent inévitablement à l'esprit lorsqu'on lit *D'Homme à Hommes* (Edit. de Flore), que Gilbert Sigaux a écrit en s'inspirant d'un film dont le retentissement n'est pas éteint. Cette vie d'Henri Dunant, le fondateur de la Croix-Rouge, illustrée des images cinématographiques qui nous le rendent présent sous les espèces de J.-L. Barrault, n'est ni plus vraie ni plus truquée que tant de « vies romancées ». Elle a le mérite de nous rendre familière et aussi proche que pouvait le faire un film une des plus belles figures de l'humanité.

La poésie des Troubadours, cet étonnant « message d'amour courtois » qui nous vient du XII^e^ siècle, on ne la connaît généralement que par les fragments des manuels. En fait, les noms de Guillaume de Poitiers, Marcabru, Bernard de Ventadour, Arnaut Daniel ne représentent guère, pour les lecteurs d'aujourd'hui et même les plus lettrés, que de vagues souvenirs scolaires. Comment les rapprocher de nous en leur consacrant une étude qui ne soit pas aussitôt étouffée sous le pesant matériel de l'érudition ?

Pierre Belperron est un spécialiste de ces exercices périlleux : *La Croisade contre les Albigeois* comme *La Guerre de Sécession* nous avaient déjà démontré qu'on peut concilier l'exigence scientifique la plus rigoureuse avec celle, plus modeste, de l'intérêt général. *La Joie d'Amour* (Plon, édit.) est à ranger à côté de ces deux livres. Si cet ouvrage éclaire lumineusement les origines de la poésie française, s'il remet judicieusement de l'ordre parmi des faits tout embellis — et défigurés — par la légende, il ne sacrifie en rien au didactisme. Il nous rend présente, comme si elle datait d'hier, une période restée jusqu'ici enfouie dans les ténèbres de l'histoire.

Écouté par le régime qui s'y est établi, un Allemand quitte son pays peu après la prise du pouvoir par les Nazis ; il gagne la France, terre traditionnelle d'asile. Sans renier d'abord aucun de ses préjugés, il s'y refait une vie honorable jusqu'au jour où les circonstances fatidiques de la guerre le mettent dans l'obligation d'affirmer par ses actes dans quel camp il se trouve : il participe aux luttes du maquis, il combat par les armes ses ex-compatriotes... Tels sont, parmi beaucoup d'autres, quelques-uns des thèmes traités par Alfred Lang dans *Je ne suis qu'un Boche* (Corréa, édit.).

Ce livre se présente comme un roman alors que l'on devine, les premières pages sitôt lues, qu'il s'agit d'une autobiographie à peine déguisée. Saturés aujourd'hui de documents qui se veulent plus authentiques les uns que les autres, nous sommes devenus très exigeants. Nous ne pouvons donc que souffrir de l'ambiguïté devant laquelle on nous place. Roman ? Nous en dénombrons aussitôt les défauts, les naïvetés, les trous. Mémoires ? Nous souffrons de découvrir trop facilement les nombreux endroits où l'auteur a donné le coup de pouce qui fait passer la vérité intrinsèque dans le domaine de l'imagerie d'Epinal.

Cette imagerie n'en est pas moins très souvent émouvante. Elle nous touche le cœur à des endroits que l'actualité a rendus fort sensibles. On ne peut en exiger davantage.

Le Péché originel n'a-t-il pas d'autres causes que la curiosité de la femme ? », s'est demandé Jean Dutourd, ce jeune écrivain dont les brillantes qualités de style et de pensée s'étaient jusqu'ici manifestées dans un essai : *Le Complexe de César* et dans un récit : *Le Déjeuner du Lundi*. Pour ceux qui avaient lu ces deux livres, il n'était pas douteux que la réponse à cette question serait surprenante : forts d'une foi respectable, les orthodoxes crieraient au scandale, les autres avoueraient n'y avoir jamais songé. Les uns et les autres témoignant en cela d'une incuriosité au tournant de laquelle les attendait justement notre iconoclaste.

Car, selon Jean Dutourd, la vraie cause du courroux de Dieu, c'est que l'homme, justement, se soit mis à penser. Ce postulat une fois posé, les premières pages du livre de la Genèse devaient en recevoir une mille et unième explication. Elles apparaissaient, en tout cas, sous une lumière neuve et dramatique. Quoi d'étonnant, dès lors, que Jean Dutourd les ait réécrites en forme de pièce ?

Il ne s'agit pas, bien sûr, d'une œuvre que l'on imagine aussitôt voir s'illuminer et vivre aux feux de la rampe. Mais « le théâtre dans un fauteuil », même lorsqu'il est privé du prolongement imaginaire et naturel sur la scène, n'en a pas moins tous ses droits sur l'esprit, relevant de cette convention qui prête vie aux dialogues de Platon, par exemple : c'est un véhicule commode.

Celui qu'emprunte ainsi Jean Dutourd révèle vite son efficacité. *L'Arbre*, cette « pièce en trois journées » (Gallimard, édit.), ne constitue pas une illustration de plus d'un thème usé jusqu'à la corde (à ce compte, il faudrait prendre les enluminures de *La Chanson d'Eve*, de Charles van Lerberghe, pour de la grande poésie). L'ambition de ce texte est ailleurs : exprimer au mieux une méditation métaphysique, la rendre sensible jusqu'à l'évidence.

Il ne m'appartient pas de trancher ici au fond. Où irions-nous embarqués ainsi dans l'examen du plus brûlant des problèmes ?

Mais il m'apparaît essentiel, en tout cas, d'attirer l'attention du lecteur éventuel sur le genre de plaisir qu'il peut retirer de cet écrivain. Jean Dutourd présente un ensemble de qualités rarement réunies aujourd'hui. Son œuvre, jusqu'à présent, s'est toujours révélée nourrie de la sève la plus excitante pour les esprits. La langue dépouillée, toujours nerveuse qu'elle utilise ne trahit jamais, dans sa sécheresse apparente, une pauvreté : elle est, au contraire, signe du plus extrême des raffinements.

Il n'est pas dans les usages de trahir les auteurs de romans policiers en démontant avec trop de minutie le mécanisme de leurs inventions. L'essentiel du plaisir n'est-il pas dans la découverte progressive de l'agencement des rouages, dans la manière plus ou moins adroite dont le problème est résolu ?

Celui posé par de Vere Stacpole dans *L'Homme qui a perdu son nom* (Hachette, édit.) a un départ fulgurant : un Américain installé à Londres pour y traiter des affaires se découvre, un matin, dans un lit qui n'est pas le sien ; en ouvrant le journal, il apprend qu'il est légalement mort, un inconnu, porteur de ses papiers et de ses vêtements, s'étant fait écraser, la veille, par le métro... Que ne peut-on broder sur un pareil thème ?

L'auteur nous apporte la preuve qu'un bon roman de ce genre doit avoir l'efficacité d'un vaudeville ou d'une horloge (dont les fonctionnements logiques peuvent, d'ailleurs, se comparer). Les épisodes qui viennent s'ajouter au postulat initial en découlent en vertu d'un déterminisme rigoureux. On goûte, à les voir s'enchaîner, le même plaisir qu'un professeur de mathématiqués devant une démonstration impeccablement établie.

Fondateur : Georges Oudard.

Dépôt légal 4^e^ trimestre 1948. — Imprimeur n° 54. Société Nationale des Entreprises de Presse.

Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.